



N^o 28.



BIBLIOTHEK

GEDIEGENER UND INTERESSANTER
FRANZÖSISCHER WERKE.

ZUM GEBRAUCHE HÖHERER BILDUNGSANSTALTEN
AUSGEWÄHLT UND MIT DEN BIOGRAPHIEN
DER BETREFFENDEN CLASSIKER
AUSGESTATTET

von

Dr. ANT. GOEBEL,
Regierungs- und Provinzial-Schulrath, Ritter des
R. A.-O. 4. Cl.

ZWANZIGSTES BÄNDCHEN.

Dritte Auflage.

MÜNSTER,

DRUCK & VERLAG DER THEISSING'SCHEN BUCHHANDLUNG.

1 8 7 0.

K...

N.-A. DE SALVANDY.

JEAN SOBIESKI

LE LIBÉRATEUR DE LA CERÉTIENTÉ

OU

LA CAMPAGNE DE VIENNE.

PRÉCÉDÉ D'UNE VIE DE JEAN SOBIESKI ET
SUIVI D'UN COMMENTAIRE HISTORIQUE ET
GÉOGRAPHIQUE.

TROISIÈME ÉDITION SOIGNEUSEMENT CORRIGÉE.

MUNSTER,

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE DE THEISSING.

1 8 7 0.



80805

Literarhistorische Vorbemerkungen.

Aus der neueren Geschichte dürfte kaum eine Partie herausgehoben werden können, welche das Interesse der Jugend in so hohem Grade in Anspruch nähme, wie der Türkenkrieg vom Jahre 1683 und der bewunderte Feldzug Johann Sobieski's. Und gerade die Beschreibung dieses Feldzuges ist der glänzendste Theil von Salvandy's bekanntem Geschichtswerke *Histoire du roi Jean Sobieski et du royaume de Pologne**).

Salvandy, Narcisse-Achille comte de —, einer der hervorragendsten Schriftsteller des neueren Frankreichs, seit 1835 Mitglied der franz. Academie, wurde am 11. Juni 1796 zu Condom im Dép. du Gers geboren, machte seine Studien auf dem *Licée Napoléon (Collège de Henri IV)*, verliess dasselbe aber 1813, um als Freiwilliger in der napoleonischen Armee zu dienen, stieg sehr bald zum

*) Paris 1829; zweite Ausg. 1830, die neuere, die hier zu Grunde gelegt worden ist, 1855. — Deutsch. Stuttgart,

6 LITERARHIST. VORBEMERKUNGEN.

Adjutant-major empor und wurde am 6. April 1814 zu Fontainebleau von Napoleons Hand mit dem Ritterkreuze der Ehrenlegion geschmückt. Nach Ludwigs XVIII erster Zurückführung wurde ihm ein angesehenener Posten bei den königlichen Haustruppen verliehen. Später lenkte er durch mehre politische Memoiren die öffentliche Aufmerksamkeit in dem Maasse auf sich, dass er bereits 1819 mit einer hervorragenden Stelle im Staatsrathe betraut wurde. Wegen Meinungsverschiedenheit aber mit dem Ministerium verlor er 1821 sein Amt, worauf er eine Reise nach Spanien unternahm, deren Frucht sein berühmter Halbroman war: *Don Alonzo ou l'Espagne* (Paris 1824), eine Schilderung des Geistes der spanischen Nation unter Karl IV, der Napoleonischen Herrschaft und Ferdinand dem VII. Nachmals bekleidete er wieder nach einander verschiedene der höchsten Ehrenämter: wurde 1827 wirklicher Staatsrath, 1837 Unterrichtsminister, ging 1841 als ausserordentlicher Gesandter nach Spanien, wurde in den Grafenstand erhoben, 1843 zum Gesandten am sardinischen Hofe ernannt, und übernahm 1845 wieder auf längere Zeit das Ministerium des öffentlichen Unterrichts.

Vie de Jean Sobieski.

Tirée de la Biographie universelle.

1. **Sobieski** (Jean III), fils de *Jacques Sobieski*, l'un des plus grands capitaines du 17^e siècle, naquit au château d'Olesko, petite ville du palatinat de Russie, sous le règne de Sigismond III, l'an 1629. Son père et sa mère veillèrent eux-mêmes à son éducation. Lorsqu'il eut atteint l'âge de l'adolescence, ils l'envoyèrent, avec son frère aîné, Marc Sobieski, voyager dans les différents États de l'Europe, et puiser à leurs sources les connaissances qu'ils ne pouvaient acquérir dans leur patrie. Les deux jeunes voyageurs s'arrêtèrent en France, où l'on dit que Jean servit quelque temps comme mousquetaire de Louis XIV. La Turquie fut le dernier pays qu'ils parcoururent: ils se préparaient à passer en Asie, quand la nouvelle de la défaite des Polonais, à Pilawiec, par les Cosaques, les détermina à retourner en Pologne. Ils n'eurent pas la

consolation d'embrasser leur père: cet illustre guerrier venait de mourir (1648), leur laissant de grandes richesses et un héritage plus précieux encore: un nom glorieux et l'exemple de ses vertus. *Théophile Zolkiewska* (son épouse) accueillit ses fils avec les sentiments d'une Spartiate: „Venez-vous nous venger?“ leur dit-elle, avant de les embrasser; „je ne vous reconnais plus pour mes enfants, si vous ressemblez aux lâches qui ont fui à Pilawiec.“ Ils ne lui répondirent qu'en courant aux armes (1648).

2. Les Polonais furent cependant encore battus dans la Wolhynie, et sur les rives du Bogh. A cette dernière affaire, Marc, après avoir combattu comme un digne petit-fils de Zolkiewski, fut pris et mis à mort par les vainqueurs. Jean, blessé dans un duel, n'avait pu combattre avec son frère. Devenu chef de sa maison, il ne respira plus que pour le venger et servir son pays. De ce moment l'histoire de sa vie, toute guerrière, n'est qu'un long enchaînement de belles actions. A la tête d'une troupe choisie parmi ses vassaux, il montra, dans vingt combats, avec le courage d'un soldat, un coup-d'oeil et des talents qui promettaient à la Pologne un grand capitaine; enfin il devint l'honneur et l'idole de l'armée.

Les soldats s'étant révoltés au camp de Zborow, lui seul eut la gloire de leur faire oublier leurs sujets de plaintes, pour retourner au combat. Electrisés par ses discours et par la présence du roi (*Casimir V*), ils défendirent leurs retranchements, avec une constance héroïque, contre les Cosaques et les Tartares. Le roi récompensa les services de Sobieski par la charge de porte-enseigne de la couronne.

3. Pendant la campagne de 1651, ce général commanda une partie de la cavalerie polonaise, et contribua beaucoup au gain de la bataille de Bérétesck. Il reçut une blessure à l'attaque du camp des Cosaques. La carrière de la gloire ne tarda pas à s'agrandir devant lui: la guerre que les Polonais eurent à soutenir, en 1653, contre *Charles-Gustave*, roi de Suède, et contre ses alliés les Cosaques, les Tartares et les Moscovites, lui offrit les moyens de développer son genie. Il apprit à vaincre, au milieu d'une armée presque toujours battue. Secondé par Czarneski, général des Polonais, il parvint à arrêter les progrès du conquérant suédois; mais, au moment où sa patrie était sur le point de reconquérir son indépendance, Gustave, soutenu par Ragotzki, prince de Transylvanie, et appuyé des secours de l'électeur de Brandebourg, rentre tout à

coup en Pologne. Sobieski l'arrête et l'assiège entre la Vistule et le Sanus. Laissant devant lui un corps de troupes destiné à le tenir en échec, il vole, avec sa cavalerie, au devant du général Douglas, qui s'avancait à la tête de 6000 hommes, pour dégager son roi; passe, à la nage, la Pilcza, enflée par la fonte des neiges; surprend Douglas, le bat et le poursuit, l'espace de huit milles, du côté de Varsovie. Gustave, qui s'était échappé, par la faute des Polonais, pénètre, jusque sous les murs de cette capitale, et y gagne une grande bataille (1657). Sobieski y combattit; et, s'il ne put fixer la victoire sous les drapeaux de la république, du moins il la fit acheter cher au vainqueur.

4. La mort prématurée de Gustave vint rassurer la Pologne; et le traité signé avec la Suède, l'an 1660, au monastère d'Oliva, en Prusse, mit fin à cette guerre désastreuse. Ragotzki, serré de près par Sobieski, demanda la paix. Les Cosaques et les Moscovites restèrent néanmoins les armes à la main. Sobieski battit complètement les premiers en Ukraine, avant qu'ils eussent pu se réunir aux Moscovites, et ceux-ci, épouvantés de la défaite de leurs alliés, rendirent les armes, presque sans combat (1665).

Pendant la guerre civile excitée par l'injustice du roi Casimir envers Lubomirski, Sobieski fut revêtu successivement des charges de grand maréchal et de petit général de la couronne, dont Lubomirski avait été dépouillé. Il exerçait cette dernière, lorsque Casimir marcha contre son sujet rebelle. Lubomirski n'avait que 18,000 hommes, le roi en avait 26,000 et Sobieski. Ce général reçut l'ordre d'aller chercher les révoltés, retranchés derrière un marais dans la Cujavie. Après d'inutiles remontrances, il fut contraint d'obéir. Battu, comme il l'avait prévu, il fit une retraite aussi savante qu'elle était difficile, et tout le monde rejeta le blâme de cet échec sur l'obstination du monarque. Vers ce même temps (6 juillet 1665), Sobieski épousa une Française, *Maric-Casimire de la Grange d'Arquien*, fille du marquis de ce nom, capitaine des gardes du duc d'Orléans. Elle avait été fille d'honneur de la reine Louise-Marie de Gonzague, épouse du roi Casimir, et était veuve du palatin de Sandomir, Jacob Radziwill, prince de Zamoski. Quoique ce mariage fût fait par la reine, le marquis d'Arquien trouva que, de la part de sa fille, c'était descendre du rang qu'elle avait eu à la cour de Pologne. Louise-Marie, moins pour satisfaire

la vanité du marquis, que pour remplir les vœux qu'elle avait sur Sobieski, fit donner à ce dernier la place de grand général de la couronne, vacante par la mort de Stanislas Potocki.

5. Le nouveau dignitaire, investi de toute la confiance de son maître, eut bientôt occasion de justifier cette élévation que les envieux regardaient au moins comme prématurée (1667). Cent mille Tartares avaient envahi la Wolhynie, le palatinat de Russie et la Podolie; les Cosaques, toujours trop peu ménagés et toujours mécontents, avaient repris les armes, de concert avec eux; d'un autre côté, la Porte menaçait. La Pologne, épuisée d'argent, avait à peine 12,000 hommes, mal équipés et dépourvus du matériel nécessaire pour entreprendre une campagne. Dans cette détresse, Sobieski, se chargeant seul de la guerre, sacrifia à l'approvisionnement de l'armée la récolte de ses terres; fait même des emprunts considérables; parvient à lever 8000 hommes, et marche enfin à l'ennemi, à la tête de 20,000 soldats. Arrivé aux frontières, il écrivit à son épouse, confidente intime de tous ses secrets: „Je m'enfermerai, dans le camp retranché devant Podahieck, que les Cosaques veulent assiéger; le lendemain et les jours suivants, je ferai des sorties contre les ennemis; je

disposerai des embuscades sur tous les passages, et je ruinerai cette grande armée." Attaqué, ainsi qu'il l'avait prévu, il oppose le calme à l'impétuosité. Dix-sept assauts se succèdent avec rapidité; les Tartares sont toujours repoussés. Sobieski, content de vaincre derrière ses retranchements, ne poursuit point l'ennemi. Enfin, le 18^e jour, il le prévient et descend en rase campagne. Un combat furieux s'engage; et tandis que les barbares attaquent avec le plus de vigueur, ils sont pris en flanc et en queue, par divers corps détachés que Sobieski avait envoyés à Tarnapol, à Lemberg et à Brzescie, et qui arrivaient, rappelés par ses ordres secrets. La victoire n'est plus incertaine: les Tartares et les Cosaques abandonnent le champ de bataille, jonché de 20,000 morts. Une paix que les circonstances commandaient, fut le prix de cette victoire étonnante (1668).

6. Tant de services rendaient Sobieski digne d'un trône dont il était le plus ferme appui. Casimir V ayant abdiqué, les regards des Polonais parurent, un instant, se tourner vers lui: mais comme il ne fit rien pour appuyer cette disposition favorable, elle se perdit dans le tumulte de l'assemblée; et la nation, après de longues incertitudes, alla, par

un caprice singulier, chercher *Michel Korbibut Wicnowiecki*, prince sans énergie, qui n'accepta qu'en pleurant, une couronne dont l'aspect seul l'épouvantait (1669). Les Cosaques, pleins de mépris pour le nouveau roi, rentrèrent en Pologne. Sobieski fut chargé d'aller les chasser des frontières. A force de combattre et de négocier, il conquit les villes de Bar, de Nimirow, de Kalnick, de Braklaw, et tout le pays situé entre le Bogh et le Niester. Les principaux seigneurs polonais, et, avec eux, Sobieski, convaincus de l'incapacité de Michel, résolurent de faire rentrer dans l'ombre ce fantôme de roi. Mais il avait pris du goût pour le trône: il refusa d'en descendre, et voulut s'y maintenir par les armes. Escorté de 100,000 nobles, il alla s'enfermer dans le camp de Galembé, sans oser rien entreprendre. Sobieski, immobile dans le camp de Lowiez, avec 35,000 hommes, attendait le moment de terminer cette révolution sans effusion de sang.

7. Tandis que les Polonais sont armés les uns contre les autres, on reçoit la nouvelle de l'approche des Turcs (1672). *Mahomet IV*, suivi du grand vizir *Koprogli*, et de 150,000 combattants, avait franchi le Danube, au dessous de Silistrie; traversé la Transylvanie;

jeté deux ponts sur le Niester, auprès de Choczim, et investi Kaminieck, le boulevard de la Pologne, de ce côté. Cent mille Tartares, sous les ordres de leur kan *Sélim-Ghéraï*, et de ses deux fils *Galga* et *Nouradin*, y étaient arrivés en même temps, et les Cosaques avaient étendu, jusqu'à la Vistule, leurs courses et leurs ravages. A l'aspect du danger, le roi et son armée prennent honteusement la fuite; les braves enfermés dans le camp de Lowiez jurent, le sabre à la main, de défendre Sobieski, dont Michel avait mis la tête à prix. „Je reçois vos serments, leur répond Sobieski; mais, avant tout, il faut sauver la patrie.“ C'était là le vrai cri de l'honneur: il fut entendu de toute l'armée. Délivré d'inquiétude du côté du roi, Sobieski couvre la Pologne. Il taille en pièces un corps considérable de Tartares, commandé par le sultan Nouradin, qui se sauve presque seul dans le camp de son frère Galga. Celui-ci, pour éviter le même sort, veut rejoindre *Sélim-Ghéraï*: Sobieski l'arrête, et le bat dans la pleine de Nimirow; poursuit les deux sultans, les atteint et les défait encore à Grodeck et à Komarne; les rejette au delà du Niester, du Stry et de la Schewits. Ils se réunissent enfin à *Sélim-Ghéraï*: le kan veut

fuir; Sobieski le suit jusqu'au pied des monts Carpathes; tombe sur son armée à Kalusse; lui tue 15,000 hommes; ressaisit les dépouilles de la Pologne, et délivre 80,000 prisonniers. Cependant Kaminieck, manquant de vivres et de munitions, se rendit après un siège de peu de durée. Michel, épouvanté de la chute de cette forteresse, conclut à Boudchaz, contre l'avis de toute l'armée, un traité par lequel il céda Kaminieck, l'Ukraine, la Podolie, et consentait à payer un tribut annuel de 22,000 ducats, sous la condition que Mahomet l'aiderait à se maintenir sur le trône.

8. Sobieski ne vit qu'avec douleur l'esclavage auquel le roi venait de soumettre la Pologne. Il parut devant la diète assemblée, versa des larmes d'indignation sur le traité de Boudchaz, et demanda qu'on rompît avec les Turcs. Le traité fut déclaré nul, et la guerre résolue (1673). Avec 50,000 hommes, Sobieski alla chercher les Turcs retranchés au nombre de 80,000, sous le canon de Choczim. Malgré la tiédeur des Lithuaniens et de Paç, leur général, malgré la rigueur de la saison, il attaqua le camp des Turcs, l'emporta en un seul jour (10 novembre 1673), et leur tua 20,000 hommes. Cette victoire lui en coûta 5 ou 6000.

9. Le jour même de la bataille de Choczim, mourut Michel Koribut, et le trône de Pologne redevint l'objet des brigues de nombreux compétiteurs. La nation flotta longtemps incertaine sur le choix d'un roi. Sobieski était là, tout couvert des lauriers récents de Choczim; les regards s'arrêtèrent sur lui, et les cris mille fois répétés de *vive Sobieski, qu'il règne sur nous!* retentirent de toutes parts. Au lieu de se faire couronner, il alla de nouveau combattre les ennemis de la Pologne (1675); et rassemblant les forces de la république, il fit de grands efforts pour reprendre Kamienieck; mais, abandonné par les Lithuaniens, il échoua dans cette entreprise. Au reste, les Turcs ne surent pas profiter de leurs avantages, et leur général s'arrêta au siège de quelques places de l'Ukraine. Ils furent ensuite battus, repoussés jusque sous le canon de Kamienieck, et le vainqueur revint à Cracovie, où il fut couronné, avec son épouse, le 2 février 1676, sous le nom de Jean III.

10. Le diadème était à peine sur son front, qu'il fallut songer à le défendre. La Pologne était attaqué par 200,000 Turcs et Tartares; Sobieski alla les attendre avec 30,000 hommes, au camp de Zurawna. Les Turcs ouvrirent des tranchées; les assiégés firent des

contre-tranchées, et l'on vit deux armées s'approcher l'une de l'autre par des travaux souterrains. Le blocus du camp durait depuis 30 jours, et l'issue ne pouvait qu'être funeste aux Polonais, lorsque Sobieski réussit à gagner le kan des Tartares, par la médiation duquel la paix fut signée à Zurawna, le 16 octobre 1676. Le nouveau roi avait montré, dans cette occasion, beaucoup de sang-froid et de présence d'esprit. On sait que Pierre le Grand, dans un péril à peu près semblable, n'en fut tiré que par le courage de sa femme; Jean III ne dut qu'à lui seul son salut; et peut-être celui de la Pologne.

11. Ce prince goûta, pendant 6 ans, les douceurs de la paix, protégé par la gloire dont il avait environné son trône; mais, en 1683, il fut arraché au repos par les pressantes sollicitations du pape Innocent XI, qui lui fit signer un traité d'alliance (31 mars 1683) avec l'empereur Léopold I^{er}. Ce monarque était alors menacé d'une funeste invasion. En effet, au mois de juillet, 300,000 Turcs et Tartares, commandé par le vizir Kara-Mustapha, inondèrent l'Autriche, et assiégèrent Vienne. Cette capitale se défendit longtemps, quoique sans espoir de salut. Léopold appela à son secours ce même Sobieski, auquel il avait na-

guère refusé le titre de majesté. Le roi de Pologne accourut, à marches forcées, à la tête de 20,000 hommes. Cette petite armée, le dernier espoir de l'Empire, attirait tous les regards. Le 7 septembre, les Polonais furent joints par le duc de Lorraine, avec 30,000 hommes, et par l'électeur de Bavière, qui en avait 14,000. Avec les 10,000 hommes commandés par l'électeur de Saxe, et les troupes des différents cercles, les forces des chrétiens s'élevaient à 75,000 hommes. Sobieski, à leur tête, parut le 11 septembre, sur les hauteurs du Calenberg, à la vue des Turcs et des assiégés. Le canon préluda à la journée du 12 septembre. L'armée combinée des Polonais et des impériaux descendit d'abord lentement dans la plaine, chassant devant elle les détachements des Turcs, postés sur le penchant de la montagne. A l'ordre qui régnait parmi les chrétiens, à la précision de leurs manoeuvres, Sélim-Ghéraï reconnut Sobieski. Le roi de Pologne est là, dit-il au vizir; et ce cri, répandu parmi les infidèles, les frappa d'épouvante. Le désordre se mit dans leur camp, à mesure que les chrétiens en approchaient. Les Turcs n'opposèrent qu'une faible résistance à la valeur impétueuse de leurs adversaires. Après quelques heures de combat ils plièrent

de toutes parts; et bientôt il ne resta plus que des tentes désertes où, la veille encore, reposaient avec sécurité toutes les forces de l'empire ottoman. Le vizir avait fui des premiers, laissant au pouvoir du vainqueur une foule de prisonniers, un butin immense, une multitude d'étendards, parmi lesquels on en trouva un que l'on prit pour le grand étendard de Mahomet, et que Sobieski envoya au pape, avec ces mots: *Veni, vidi, vici.*

12. Le lendemain, le roi de Pologne entra dans Vienne par une des brèches, que le canon des Turcs avait faites aux murailles. Il fut reçu comme un dieu libérateur, par cette population, qui, deux jours avant, n'avait en perspective que la mort ou l'esclavage. Son cheval perçait avec une peine infinie la foule qui se pressait autour de lui. Chacun voulait voir et toucher le héros auquel il était redevable de la vie ou de la liberté. Arrivé enfin à la cathédrale, Sobieski entonna lui-même le *Te Deum*, et remercia le dieu des batailles du succès étonnant qu'il venait d'obtenir. Le vainqueur des Turcs et l'Empereur se virent dans la campagne, à quelque distance de la ville. Léopold, indécis, avait demandé à ceux qui l'environnaient comment ils pensaient qu'il dût recevoir le roi: A bras ouverts, avait

répondu le duc de Lorraine. L'Empereur ne goûta point un si noble conseil; et croyant mettre son amour-propre à couvert, il n'adressa à Sobieski que de vagues remerciements sur la délivrance de Vienne. Sobieski lui fit sentir d'une manière piquante et spirituelle le ridicule de son procédé. Mon frère, lui dit-il, en remontant à cheval, je suis bien aise de vous avoir rendu ce petit service.

13. Mécontent de Léopold, il allait retourner dans ses États; mais l'armée vaincue était en pleine retraite sur Bude: Sobieski crut que le moment de l'anéantir était arrivé; et ce brillant résultat eût été, il faut le dire, d'une grande utilité pour la Pologne. Il attaqua donc, le 6 octobre, un corps de 15,000 Turcs, retranchés à Parkani, au delà de Strigonie, perdit beaucoup de monde, et courut lui-même risque de la vie. Joint, 3 jours après, par le duc de Lorraine, il prit une revanche éclatante, et tua aux Turcs 18,000 hommes. Les forts de Parkani et Strigonie furent le prix de cette victoire. Selon le père d'Avrigny, il défit encore 40,000 Turcs, près de Tilgrotin le 4 décembre. Il arriva le jour de Noël à Cracovie, où il retrouva sa femme bien-aimée.

14. Par sa conduite brillante devant Vienne, Sobieski était devenu le héros de la chrétienté;

mais les Polonais, peu touchés d'une gloire qui ne leur procurait aucun avantage réel, demandaient pourquoi il était allé verser le plus pur sang de la Pologne, au service de l'Empire, tandis que Kamienieck, qu'il avait promis solennellement de reprendre, était encore au pouvoir des Turcs. Ils allaient même jusqu'à l'accuser d'être entré dans la ligue chrétienne, plutôt pour servir son intérêt que pour le bien de l'État. Ces reproches étaient-ils sans fondement? Sobieski, monté sur un trône électif, par les suffrages de la nation, désirait vivement le conserver dans sa famille. Il avait, dans l'histoire de son pays, l'exemple de Jagellon. Toutefois, considérant que la faveur du peuple n'est pas de ces héritages qu'on transmet facilement, peut-être avait-il voulu se faire, pour l'avenir, un appui de Léopold; et en cela l'intérêt de la Pologne s'était trouvé lié tout naturellement au sien. La délivrance de Kamienieck, par la coopération de l'Autriche, avait été stipulée comme un des articles majeurs de son traité secret d'alliance; mais la duplicité de l'Empereur trompa toutes les espérances de Sobieski, et déconcerta ses projets. Pour sortir de la fausse position où il se trouvait vis-à-vis de ses sujets, il marcha, en 1684, à la conquête de Kamienieck. Chemin

faisant, il prit Zwaniec; mais Soliman-pacha étant accouru avec une puissante armée, les Polonais se virent contraints à la retraite, et le but principal de la guerre fut manqué.

15. Aigri par la mauvaise foi de Léopold, Sobieski voulait quitter la ligue chrétienne: Louis XIV l'y engageait; et Mahomet, dont la déroute devant Vienne avait abaissé l'orgueil, offrait, pour achever de l'y déterminer, Kamienieck et une forte indemnité. D'un autre côté, Léopold, qui sentait de quel poids étaient, dans la balance politique, les armes de Sobieski, lui proposa, pour le retenir dans la ligue, de l'aider à faire la conquête de la Moldavie et de la Valachie, provinces sur lesquelles, au défaut de la Pologne, il pourrait faire régner ses enfants. Pressé par la reine et par un certain jésuite, Vota, Sobieski prit ce dernier parti. On l'excuse comme père; on le blâme comme souverain. Sa santé étant gravement affaiblie à cette époque, il envoya Jablonowski pour conquérir la Moldavie et la Valachie; et ce général entra le 6 août 1686 à Yassy; mais il ne put s'y maintenir. Les secours promis par Léopold n'arrivant pas, il fallut qu'il se décidât à la retraite. Ce fut après ces divers échecs que, se voyant sans véritables alliés et menacé par de puissants

ennemis, Sobieski signa le traité de Moscou, que tous les diplomates ont considéré, ainsi que celui d'Oliva, comme des plus funestes pour la Pologne. On assure qu'en jurant de l'observer en présence des ambassadeurs du czar, Sobieski ne put s'empêcher de verser des larmes sur l'avenir de sa patrie. Pour se dédommager de ce sacrifice, il voulut au moins faire quelque conquête sur les Turcs. Kamiwieck était toujours l'objet des regrets de la république; Sobieski tenta, pour la quatrième fois, de la reprendre. Le prince Jacques, son fils aîné, fut chargé du commandement de l'armée: c'était lui ménager l'occasion de mériter la couronne. Kamiwieck, malgré l'ardeur du jeune prince et de son armée, résista à un bombardement qui dura six jours; et cette place ne rentra sous la domination de la Pologne qu'en 1699, par le traité de Carlowitz, après la bataille de Zenta.

16. Une nouvelle tentative, faite, en 1689, sur la Moldavie et la Valachie, eut encore moins de succès que la première. Sobieski, alors âgé de 61 ans, dont 40 avaient été passés dans les combats, se vit forcé de résigner le commandement de l'armée au grand général Jablonowski. Il comptait alors s'occuper beaucoup du gouvernement; mais son état de

langueur le rendit bientôt incapable de travail. La république en souffrit. Des diètes, souvent tumultueuses, se succédèrent, sans apporter de remède aux maux existants; et Sobieski eut la douleur de voir éclore le germe des troubles qui agitèrent la Pologne après sa mort. Ses chagrins furent encore accrus par l'idée de l'avenir précaire de ses fils. L'espoir de les couronner s'affaiblissait de plus en plus. Forcé de renoncer à des projets dont l'accomplissement eût été pour lui le prix le plus doux de ses travaux, il voulut du moins laisser à ses enfants des richesses, pour les dédommager, en quelque sorte, d'un sceptre qu'il ne pouvait leur assurer. Ses intentions furent encore dénaturées par ses ennemis: on l'accusa d'avarice. Ces clameurs ne durèrent point l'arrêter; car ses trésors ne se grossirent jamais des deniers de l'État, mais des épargnes faites sur ses propres revenus, et de l'argent qu'il refusait à l'avidité de ces hommes inutiles et parasites dont le trône est si souvent environné. Cependant une hydropisie le conduisit lentement au tombeau. Le 17 juin 1696, après s'être promené, avec une dernière lueur de santé, dans ses jardins de Villanow, il fut renversé par une attaque d'apoplexie. Au bout d'une heure, il revint à lui, et, comme s'il eût

regretté l'espèce d'anéantissement d'où il sortait, il s'écria: *Stava bene*, j'étais bien . . . Il ne lui restait plus que quelques instants à vivre . . . Il exhorta la reine à n'avoir jamais d'autres intérêts que ceux de ses enfants, et lui démontra que, pour eux, la concorde était le plus sûr moyen de ressaisir la couronne. Après avoir exprimé ses derniers vœux pour le bonheur de la Pologne, il expira, ainsi qu'Auguste, le jour anniversaire de son élection, âgé de 66 ans, dont il avait régné 23.

17. L'envie et la haine qui l'avaient poursuivi, pendant sa vie, ne se ralentirent point après sa mort. D'injustes reproches éclatèrent sur sa cendre, et les hommes qui avaient eu le plus de part à ses bienfaits furent les plus acharnés à insulter à sa mémoire. La postérité a prononcé; et Sobieski, malgré ses fautes en politique, a reçu d'elle le nom de *Grand*. Un héros, son émule de gloire, Charles XII, dans sa course rapide, s'arrêta un instant sur le tombeau du monarque polonais. Il donna des larmes à sa mémoire; et, en s'éloignant, il s'écria: „Un si grand roi n'aurait jamais dû mourir!...“ Aujourd'hui, les Polonais, exempts des préventions de leurs aïeux, ont, pour tout ce qui rappelle Sobieski une grande vénération.

CAMPAGNE DE VIENNE.

(1683).

CHAPITRE I.

Projet de la Porte de tenter la conquête de l'Occident.

Des bords de la Baltique à ceux de la mer Rouge, tout était en mouvement, les princes, les peuples, les armées. La religion de Jésus-Christ et l'islamisme, l'Asie et l'Europe, la civilisation et la barbarie semblaient s'apprêter à vider en une seule fois leur longue querelle. Digne successeur de Kiuperli pour les desseins et le courage, Kara-Mustapha Kuloglou ne rêvait rien moins qu'une de ces marches des kalifes, qui embrassaient dans leurs conquêtes tout un côté de la Méditerranée. Déjà sur le retour de son âge, mais d'un caractère ardent, d'un génie plus ambitieux encore et plus impatient que les Kiuperli, il se croyait appelé à consommer enfin, sous le règne distrait et paresseux de Mahomet IV, l'ouvrage des Mahomet II et des Soliman. Ses

premiers coups étaient destinés à l'empire; à l'Italie, les seconds. C'étaient les vieux plans de son glorieux prédécesseur, qui avaient fait dire de ce grand homme au marquis de Saint-André Montbrun, l'un des défenseurs de Candie, que „de l'humeur dont il le connaissait, le vizir n'aurait pas de repos qu'il n'eût fait de la basilique de Saint Pierre les écuries du sultan.“ Les écrivains français du temps prétendent que Kara-Mustapha ne comptait descendre sur l'Italie qu'après avoir assuré sa marche en se mesurant sur le Rhin avec le roi de France. Peut-être ce bruit était-il une flatterie pour Louis XIV, ou un calcul, afin de rappeler le roi très chrétien à la pensée publique, parmi ses alliances musulmanes. Peut-être aussi la renommée du grand roi était-elle importune, en effet, à l'orgueil ottoman que la politique française travaillait depuis si longtemps à exalter, par ses efforts, pour le soulever contre l'empire.

Quoi qu'il en soit, les préparatifs, tout ensemble minutieux et gigantesques, annonçaient le projet de tenter la conquête de l'Occident et la résolution de ne pas s'y prendre à deux fois. Les provinces les plus éloignées avaient fourni des soldats. Il en était venu des rives de l'Euphrate et des sources du Nil. Des tribus arabes tout entières, les Kurdes, les mamelucks, les Albanais, les Tatars, les Grecs même marchaient pressés sous le même

drapeau, et la prévoyance se montrait à côté de la force. Le capitán-pacha parcourait tous les rivages de l'Archipel, soumettant les révoltes çà et là renaissantes du Péloponèse, de Candie, des îles; il pressurait ces industrieuses populations, fécondes jusque dans l'esclavage, pour en arracher des tributs et des soldats. Dans les ports de la Turquie, les vaisseaux de toutes les nations, hormis ceux de France, avaient été saisis pour transporter des munitions de Smyrne, d'Alep, d'Alexandrie, à Thessalonique et à Byzance. 2000 chameaux étaient employés, depuis des années, à continuer ce service, depuis les ports de la mer Égée jusqu'aux bouches du Danube; le fleuve disparaissait sous les saïques qui remontaient son cours; 10,000 chariots faisaient arriver ces approvisionnements aux places fortes des provinces de Tékéli. Les troupes s'avancant, pendant tout l'hiver, d'Andrinople sur Belgrade et Bude, la Hongrie ne tarda pas à se sentir écrasée sous le poids de cette immense armée.

CHAPITRE II.

Traité d'alliance offensive et défensive entre Jean Sobieski et l'Empereur. Envoi de Lubomirski en Hongrie.

Au bruit de la marche des barbares, la pensée flottante du roi de Pologne s'était fixée.

Il embrassa le parti du saint-empire. Quelles considérations le décidèrent? La postérité n'a vu dans sa résolution qu'un mouvement chevaleresque, une religieuse inspiration; c'est à dire qu'elle n'y a découvert aucun dessein utile et politique. Et toutefois, quel était l'ennemi, qui, depuis trente ans, avait sans cesse tenu la Pologne à deux doigts de sa perte? Quel était celui dont le roi Jean devait, à cette époque, craindre les ambitieux projets pour le jour où il ne serait plus là, afin de les briser? A cette époque, l'Empereur, tenu toujours en échec par la France, ne paraissait pas destiné à tenter des conquêtes prochaines sur sa frontière du nord. Abattre le Turk, l'empêcher de s'étendre le long du territoire de la Pologne, tout faire pour ne pas le retrouver au delà des monts Karpathes comme sur le Dniester, repousser le danger loin de l'Allemagne, afin de n'en être pas menacé au coeur de la république, n'était-ce pas, dans la situation donnée, le premier intérêt de la Pologne? C'est ainsi qu'en jugeait Sobieski; car il répondit aux dernières tentatives faites près de lui par la France pour le détourner du projet de sauver l'Empire, qu'il s'en désisterait, si Louis XIV voulait contracter l'engagement solennel d'accourir à l'aide de la république avec toutes ces forces, lorsque, Vienne tombée, les Turcs marcheraient sur Krakowie. Louis refusa cette promesse, et Jean passa outre.

Sa détermination prise, Jean ne pensa qu'à la rendre utile et glorieuse. Léopold lui proposait de s'engager à serrer avec lui les noeuds d'une alliance de famille, dès que le prince de Pologne serait en âge de les former; d'assurer le titre de princes de l'Empire au père et au frère de la reine; enfin, de garantir au roi et à sa famille la souveraineté de la Walaquie et de la Moldavie, vieux démembrements de l'empire des Slaves. Jean ne voulut de clauses expresses que dans l'intérêt de la république, telles que l'engagement réciproque des deux puissances de s'assister l'une l'autre tant que durerait la guerre, l'abandon des prétentions de l'Autriche sur les salines de Wielizca, un subside de 1,200,000 florins pour les premiers frais de l'expédition, l'intervention de Léopold près du roi d'Espagne pour assurer à la Pologne toutes les dîmes de Naples et de Milan que lui offrait le saint-siège. L'Empereur, en outre, ne tarda pas à reconnaître, par des lettres autographes, au chef de la république, ce titre de majesté que les prédécesseurs de Sobieski n'avaient pas encore obtenu de l'Empire, et que Sobieski lui-même n'avait pu obtenir de la France.

Mais les vues de Jean ne s'arrêtaient point à ces transactions. Il proposa un traité pour le rétablissement d'une république du Péloponèse et d'Athènes, grande pensée qui l'occupait toujours. C'était le complément de ses

desseins et de sa carrière. Il prétendait rendre à l'Asie le fléau de l'islamisme. Il voulut que tous les sacrifices fussent tentés pour détacher les Hongrois de la Porte; il conseilla de nouvelles démarches pour entraîner à son exemple Venise, les czars, la Perse même dans la ligue; il exigea que des voies de conciliation fussent promptement ouvertes auprès de Louis XIV. Ses soins s'étendirent jusque dans le nord, où il contracta une étroite alliance avec la Suède, et jusque dans l'Ukraine, où il intéressa l'ardeur guerrière des Zaporogues à lui promettre leur concours.

Ainsi, tous les intérêts préoccupaient à la fois sa politique. Quand les musulmans étaient le plus redoutables, il songeait à les déposséder de la Grèce, leur première et plus noble proie. Il se séparait de la politique du roi de France, sans se constituer son ennemi. Il prêtait un appui à la maison d'Autriche, sans retirer son assistance à la Hongrie. Tékéli ne laissait pas que de s'effrayer du protectorat auquel les événements avaient lié sa fortune. Jean, pour conférer avec lui sur leurs intérêts communs, alla courir l'ours et l'élan dans les monts Karpathes. Le comte n'osa se refuser à un armistice que le roi de Pologne exigeait. Léopold respira; il put employer paisiblement l'hiver à remplir ses magasins, à fortifier ses places, à grossir et organiser

son armée. Ce furent les premiers fruits de l'assistance de la Pologne.

L'Empereur déféra à son nouvel allié la médiation entre les griefs de la Hongrie et les droits de sa couronne. De son côté, Tékéli, par un accord secret, promit de respecter inviolablement les frontières de la république, d'en écarter les musulmans comme ses soldats. Il s'engagea même à ne point envahir la Moravie, qui était ouverte, et dont la possession eût coupé les communications de Vienne avec la Bohême, la Saxe, la Pologne. Le prince de Transylvanie, Michel Apaffi, qui mettait le même prix aux bonnes grâces du roi, entra dans les mêmes engagements.

La diète avait adopté (31 mars) tout ce que le roi avait proposé: le traité d'alliance offensive et défensive était conclu. Par ce traité, l'Empereur s'engage à tenir 60,000 hommes sous les armes, et la république à en fournir 40,000 *pendant toute la durée de la guerre qui commence*. Léopold, qui ne pouvait croire à sa fortune, demande que cette promesse d'assistance réciproque soit placée sous la garantie d'un serment, prêté dans les mains mêmes du chef de l'Église par l'entremise du cardinal protecteur de chacune des deux couronnes. Dans ce serment (avril), où Jean apporte toute la candeur de son âme, la sollicitude est poussée au point de déclarer nul tout parjure.

Le roi envoya sur-le-champ le chevalier Lubomirski avec quelques milliers de combattants, pour rendre plus respectables à Tékéli les approches de la Moravie. Il avertit en même temps le comte que, si ses gens brûlaient une paille en Pologne, il irait en personne brûler ses trésors, sa femme et lui-même dans son château de Montchaz. Il s'appliqua enfin à démêler les secrètes pensées et les plans militaires de Kara-Mustapha. Son cabinet passait pour être le mieux servi au dehors. L'Orient surtout était tout ouvert à ses espions. Il avait toujours quelques ministres dans le divan; en ce moment, une bande de Kosakes faisait pour son compte le brigandage et une sorte de police armée de l'autre côté du Balkan, dans les environs même d'Andrinople. Une lettre, saisie par ces audacieux coureurs, lui apprit que les premiers coups de Kara-Mustapha porteraient sur Vienne. Il se hâta d'en prévenir la cour impériale. Aussitôt Léopold d'ordonner à sa prière la démolition des vastes faubourgs qui s'appuient de tous les côtés aux fossés de la capitale, et contre l'usage comprennent ses grands édifices, ses grandes habitations, les palais des premières maisons de l'empire. Puis, on réfléchit que l'ennemi avait d'autres places à prendre auparavant, d'autres sièges à faire. Raab ou Javarin, Comorn, Presbourg, forteresses puissantes, couvraient la capitale. Même

en ajoutant foi aux prodiges qu'on racontait de l'armée musulmane, ne lui fallait-il pas deux campagnes pour enlever ces premiers remparts de l'Autriche? On avait tant fait de mal au roi de Pologne, que tout ce qui venait de ce côté était suspect. On ne crut pas à sa nouvelle plus qu'on ne croyait à ses secours. L'ordre de démolition fut révoqué.

CHAPITRE III.

Marche de Kara-Mustapha. Ouvertures des hostilités.

Mahomet IV et son vizir venaient de se mettre en marche sur la Hongrie. Dieu voulut que l'officier chargé de porter cette nouvelle à Léopold, qui en pâlit, fût le jeune Nadasti, fils de l'une de ses grandes victimes. On sut que le kan des Tatars, les hospodars des principautés, le woïewode de Transylvanie, Tékéli enfin, s'avançaient tous en même temps vers le rendez-vous assigné aux armées ottomanes. C'était au pont d'Essek, entre Belgrade et Bude*), que Mahomet l'avait assigné.

*) Le prince Kantimir et son traducteur, secrétaire d'ambassade à Constantinople, ne font aller Mahomet IV que jusqu'à une petite ville à huit lieues d'Andrinople. Malgré cette autorité très imposante, nous avons dû adopter la version contraire, qui a pour elles toutes les gazettes du temps, les Mercurus de France et de Hollande, les divers journaux recueillis par Zaluski celui de Da-

Là, le maître de tant de nations éparses sur les trois parties du monde s'arrêta. Il remit en pompe à Kara-Mustapha, avec la double aigrette de héron, la robe d'or et le carquois de diamants, gages de sa souveraine puissance, l'étendard de Mahomet, la cause de l'islamisme et le sort de la chrétienté. Ensuite, il retourna poursuivre dans les plaines d'Andrinople et sur les revers du Balkan ses chasses fabuleuses, où 40,000 hommes étaient occupés à lui traquer des bêtes fauves; et l'immense armée qu'il laissait à son lieutenant, s'ébranla, en lançant à Léopold des sommations insultantes. Louis XIV, de son côté, s'achemina vers le Rhin (27 mai) pour frapper ses coups sur la maison d'Autriche; déjà ses flottes dominaient la Baltique, mer nouvelle au pavillon de la France, attendant l'ordre d'attaquer les alliés de Léopold. La Pologne se voyait ainsi obligée de mettre en défense ses rivages; l'Empereur, de diviser ses troupes, pour pouvoir faire face à un double danger, et l'Empereur n'avait pas sur le Danube 30,000 combattants! c'était l'unique barrière qui séparât Kara-Mustapha de l'Allemagne ou de l'Italie.

layrac, *Duclos, l'Histoire des Turks de Vanet et l'Histoire de cette guerre par Lacroix, secrétaire d'ambassade de France. Celui-ci, témoin oculaire, raconte les faits avec tant de détails, que son exactitude ordinaire ne peut être supposée cette fois en défaut. Ce fait du reste est sans nulle importance.*

Le vaillant duc de Lorraine, maintenant l'un des plus grands capitaines de l'Europe, et naguère le vainqueur de Philisbourg, était venu (juin), prendre le commandement des impériaux. La cour l'obligea de mettre le siège devant Néhausel, petite place de Hongrie à huit lieues de Presbourg; il venait de l'investir, quand, tout à coup (18 juin), Tékéli lui dénonce la rupture de la trêve. Charles n'a que le temps de courir sur le Danube, et se trouve sous les murs de Raab en présence des barbares. On s'attendait au siège de cette place, qui domine l'Autriche et la Hongrie. Mais point! Charles essaie de défendre (1^{er} juillet) le passage de Raabwitz. Vains efforts devant ces masses qui couvraient huit lieues de terrain! tout plie. L'armée hongroise à la solde de l'Empereur, forte de 6000 hommes, à l'exemple du comte Budiani, son chef, passe tout entière sous les drapeaux qui ont pour devise: Dieu, la patrie et la liberté. Partout les populations ouvrent les bras à leurs frères affranchis. Le palatin Paul Esterhazy, resté fidèle, arrive seul à Vienne pour raconter à Léopold que, dans la Hongrie, il n'a plus un pouce de terre. Des lettres interceptées de la comtesse Tékéli lui avaient appris que, jusque dans sa cour, la Hongrie conspirait à tirer vengeance de ses longs malheurs. L'empereur jette dans les fers son jeune chambellan, le comte Zrini, accusé de ne méditer rien moins

que de l'enlever lui-même, et de le livrer aux Tatars. C'était, dit-on, cette âme impatiente qui avait inspiré au grand vizir sa marche hardie au coeur de l'Empire.

Cependant, Lorraine ne sauve ses troupes que par une manoeuvre savante qui sauvera l'Empire. Il jette son infanterie dans l'île de Schutt pour la porter sur Vienne à marches forcées, par Presbourg, Wagram, Essling, et, couvrant avec sa cavalerie la rive droite du fleuve, il se retire en bon ordre, dispute le terrain de poste en poste, combat en ligne à Pétronell, à une journée de Vienne, sans être écrasé, mais en laissant sur le champ de bataille l'élite de ses officiers, entre autres le chevalier de Savoie, frère du comte de Soissons, le jeune prince Thomas d'Aremberg, le comte Mellini.

Au bruit de cette sanglante retraite (5 juillet), Vienne, qui se croyait toujours en sûreté, fut saisie d'épouvante. Léopold trouva un remède dans ce péril extrême: ce fut de défendre, sous peine de mort, *de parler des circonstances présentes*. On n'en parla plus, et vingt-quatre heures s'écoulèrent: puis, sur le revers des hautes plaines (7 juillet), du côté de la Hongrie, les Tatars parurent, mettant tout à feu et à sang. Trompés par l'opiniâtre sécurité de la cour, les moissonneurs étaient dans les champs faisant en paix leur récolte. Il fallut que, sur les neuf heures du soir, à la

leur des flambeaux, l'Empereur, les deux impératrices, les archiduchesses, la reine Éléonore, maintenant duchesse de Lorraine, se précipitassent hors des murs. A leur exemple, 60,000 habitants s'enfuirent éplorés, par une porte, tandis qu'à l'autre on attendait les Tatars. La cour se jeta de l'autre côté du Danube, et remonta la rive gauche dans la direction de la Franconie ou de la Bohême, au milieu de la confusion universelle, à la clarté des incendies allumés au loin par les barbares. Un cabaret fut souvent l'unique asile de toute cette grande maison impériale qui fuyait. Il arriva que l'impératrice, grosse de six mois, se vit réduite à passer la nuit au bivouac, sans autre couche qu'un peu de paille, sans autre abri que quelques branches d'arbre et la voûte du ciel. Le trouble était si grand qu'on ne songea point à couper les ponts. Celui de Krems était envahi, quand le marquis de Sepeville, ambassadeur de Louis XIV, s'en aperçut, s'y établit avec ses gentilshommes, et, par son courage, sauva les illustres fugitifs (9 juillet). Ces Français commencent toujours par ce que veut l'honneur, sans inquiéter de ce qui plairait à la politique. A Lintz, à Neuhaus, point de repos. Les Tatars avaient paru dans Saint-Poelten et Moelk (11), à cheval, sur la grande route de Bavière. Ce ne fut qu'à Passau, sur les confins des États héréditaires, que Léopold respira, et déjà son oeil inquiet

cherchait s'il trouverait à Prague, ou à Inspruck et Milan, de plus sûrs asiles.

CHAPITRE IV.

Investissement de Vienne.

On ne revenait point de la marche rapide de Kara-Mustapha; c'était une chose nouvelle dans le monde. On n'avait pas inventé encore de laisser de côté les places fortes, de courir aux capitales. Chef d'une immense armée, le vizir s'en avisa. Malgré le récri de tous ses lieutenants, il s'avança d'une façon si brusque, que menacer Raab de démonstrations vaines, jeter des ponts sur les rivières et passer, inonder l'Autriche, menacer les remparts de Vienne, avaient été pour lui l'affaire de quelques journées. Son avant-garde à peine établie, lui-même arriva; le soir (14 juillet), la tranchée était ouverte. Celui qui préludait ainsi avait droit de prétendre à la conquête de l'Allemagne.

La capitale de l'Autriche s'élève sur la rive droite du Danube, à quelque distance du grand cours du fleuve, divisé en plusieurs bras dans toute cette région, et comprenant des îles sans nombre dans ses vastes domaines. Elle est assise au confluent d'un de ces bras, qui semble se détacher pour venir du nord baigner ses murs, puis retourne au lit

principal vers l'île Loebau, et de la rivière de Wien qui arrive du couchant et forme ainsi, au sud et à l'est, avec ce bras du Danube où elle se jette, une des défenses de la ville dans plus des deux tiers de son enceinte. De ses murailles, une plaine inégale et fertile s'étend du côté de l'est et du midi, vers la Hongrie, jusqu'à la rencontre de l'amphithéâtre des montagnes qui séparent l'Autriche de la Styrie; du côté du couchant et du nord les montagnes la pressent et semblent planer sur elle. Là s'élève à pic, dominant et embrassant la ville à quelques portées de canon, la chaîne du Kahleberg, rameau escarpé de tous ces monts issus des Alpes du Tyrol, qui viennent en quelque sorte s'arrêter court en plongeant sur le lit du fleuve. Couverte ainsi, d'un côté, par la rivière qui arrose ses fossés et qu'elle a dotée de son nom, de l'autre par ces fières montagnes, et au nord protégée par le Danube, Vienne paraît avoir été dès les temps reculés un poste considérable. Ce fut Auguste, qui y planta par les mains de Tibère, alors son lieutenant, les aigles romaines, qu'à des titres divers elle a toujours gardées depuis. Le nom de *Vindobona*, qu'elle portait alors, annonce que la race slave des Wendes y avait ses établissements. C'est dans son voisinage que Marc-Aurèle connut, en combattant les Quades et les Marcomans, la valeur de la légion *fulminante*. Elle servit d'extrême

frontière à l'empire romain, comme plus tard à la monarchie de Charlemagne. Le duché d'OEst-Rich s'appela ainsi de ce qu'il fermait la marche orientale de la vaste domination des Francs. Il devait devenir lui-même plus tard le centre d'une autre monarchie formée du démembrement de tous les États voisins, de la réunion de toutes les races contiguës, souveraineté fréquemment battue en brèche par la guerre, toujours relevée par la paix, toujours agrandie par les conquêtes et les mariages. Vienne suivit les destins de la maison d'Habsbourg, fut puissante comme elle; elle prit rang parmi les premières métropoles de l'Allemagne, quand ses princes eurent fixé sur leur tête les couronnes électives de la Bohême, de la Hongrie, du saint empire. En 1529, Soliman l'assiégea. Charles-Quint accourut et sauva sa capitale. Depuis lors, les vieilles murailles firent place à des fortifications modernes. Mais dans une longue sécurité, la contrescarpe, les fossés, les bastions, les chemins couverts avaient eu beaucoup à souffrir de la négligence et du temps. Les fossés, immenses et profonds, étaient alors comme aujourd'hui convertis en jardins. On disait en Europe que c'était une ville de cour, non pas une ville de guerre.

Le duc de Lorraine sut en peu de jours tout réparer, fortifier la contrescarpe d'épaisses palissades, mettre la place dans un état respec-

table de défense, en même temps que la protéger contre les coups de main, et relever les courages par les combats brillants de sa petite armée. Nous avons dit que des faubourgs considérables régnaient dès lors sur les glacis. Ils donnaient et donnent encore une physiologie singulière à cette double cité, dont le coeur est ceint de murailles, et qui y rassemble sa force et sa vie autour de la flèche aiguë de son clocher de Saint-Étienne, derrière une colossale ceinture de bastions altiers qu'entourent les vastes fossés, tandis que, plus loin, elle étale ses plus beaux quartiers, riches et superbes sous le nom modeste de faubourgs. La plupart étaient plus opulents que la ville; les grands y avaient des jardins et des maisons. Celui de Léopoldstadt, sur le bras du Danube qui baigne les remparts et dans une île d'une lieue et demi de long, est ainsi le mieux défendu; là résidaient les juifs opulents; là se déployaient une foule de palais; là le Prater, promenade fréquentée, servait déjà de rendez-vous à la ville et à la cour. C'étaient ces quartiers dont le roi de Pologne avait inutilement demandé la destruction, mais plus particulièrement ceux qui occupaient au midi la rive droite de la Wien et attendaient les barbares. Maintenant on y pensa. Les bourgeois travaillèrent de leurs propres mains à démolir ou incendier leurs demeures. Mais l'incendie n'allait pas aussi vite que les Otto-

mans. Dans les décombres des palais, dans les bois des jardins, entre autres ceux de Rottenhoff et de Spina, ils trouvèrent des points d'appui pour dresser leurs batteries et ouvrir la tranchée à 200 pas de la place.

Depuis quatre jours, les habitants consternés regardaient du haut de leurs murailles se prolonger autour d'eux, et s'y asseoir comme un vaste croissant qui appuyerait ses deux extrémités au Danube, avec un bruit extraordinaire de clochettes, de trombones, de cymbales, toute la multitude des bandes ennemies. Ils voyaient aussitôt les postes fixés, les diverses troupes, les diverses nations établies, les tentes dressées. Ce fut une seconde ville qui s'éleva en amphithéâtre devant eux, s'étendant depuis les cendres de leurs faubourgs et les sépultures de leurs pères jusqu'aux pieds des montagnes du couchant, jusqu'aux flancs de celles du nord, plus populeuse, plus belle, plus commerçante que leur propre ville, pleine de caravanes de marchands d'Europe et d'Asie, éclatante de tout le luxe de l'Orient, et destinée à les engloutir. Aujourd'hui encore le voyageur en retrouve les vastes lignes et en étudie les débris.

Le jour, les habitants contemplaient dans une muette terreur ces dômes, ces banderoles, ces queues de cheval sans nombre, ces troupes de chameaux et d'éléphants qui montraient l'Afrique et l'Asie conjurées, ces armées de

bétail qui allaient en troupes immenses se désaltérer au Danube, et promettaient une longue subsistance à l'infidèle; puis la tente des exécutions, qui, suivant l'usage, dominait le camp tout entier, parce qu'il fallait que le pouvoir absolu et la mort planassent sur toute cette vaste scène. Le soir était-il venu, près de chaque drapeau, et aux mains de chaque sentinelle, brillait un fanal; ces feux rougissaient le ciel; aux bruissements de l'artillerie, qui n'avaient point de relâche, se mêlaient les cris aigus des musseims appelant à la prière les soldats du Koran. Tout était menaçant pour les assiégés, la nuit comme le jour, le ciel comme la terre.

Du reste, ce n'étaient pas ces campements méthodiques des grands hommes de guerre de la Turquie; il y avait plus de richesse que d'art et de science. Trop confiant dans ses forces pour prévoir un danger, Kara-Mustapha ne s'inquiète que d'épouvanter les chrétiens par le nombre, et de les éblouir par le faste. Assises à l'est de la ville, vis-à-vis de la porte de Hongrie, au déclin de plaines élevées, avec le parc du palais impérial de la Favorite pour jardin, ses tentes, vaste citadelle d'or et de soie, dominant Vienne, le Danube, le camp, et font face au Kahleberg; elles l'emportaient en étendue sur Bude ou Presbourg. Il traînait après soi son sérail tout entier, toute sa maison, cent cinquante valets de chambre,

jusqu'à sa ménagerie. Ses meubles étaient tendus de cachemire, de brocart, de velours. Ses armures, ses vêtements, toute sa personne disparaissaient sous les pierreries et l'or. Cet homme surpassait tout ce que l'histoire raconte des Xerxès et des Darins. On ne peut douter qu'en mettant de côté les esclaves, les musiciens, les ouvriers, les marchands, les femmes, il n'eût quelques 300,000 combattants de toutes les nations. Le terrible Sélim Ghéray, le plus renommé des kans tatars depuis longtemps, les sultans ses fils, Michel Apaffi, le prince Ducas de Moldavie, l'hospodar de Walaquie Sirvan Cantacuzène, Éméric Tékéli, formaient à ce lieutenant du prophète un cortège de souverains tributaires. Et, ce qui ne s'était pas vu encore, plus de 100 bouches à feu étaient charriées dans l'attirail immense de tous ces instruments de destruction, de victoire ou de plaisir.

Vienne n'avait que peu de troupes pour sa défense. Le duc de Lorraine, dont l'infanterie était arrivée, en remontant la rive gauche, en même temps que les Turks la rive droite, et qui s'était hâté de passer le fleuve, l'y avait jetée tout entière. La garnison se trouva ainsi composée de 14,000 combattants, auxquels se joignirent, en compagnies régulières, 4000 ou 5000 hommes de la bourgeoisie, les corps de métiers et l'université. Le comte de Stahremberg, qui avait été gouverneur de l'empereur

Léopold, commandait alors dans Vienne. Général d'artillerie habile et intrépide, il avait mérité à Senef l'estime de Condé. Sous lui, présidait au conseil le comte de Capliers, commissaire général des vivres, que l'histoire, à l'exemple de Léopold, a trop oublié dans ses récompenses, et qui, à plusieurs reprises, suppléant de Stahremberg blessé ou malade, et toujours son auxiliaire dévoué, contribua, autant que Stahremberg lui-même, à la défense de la capitale. Autour d'eux se pressait une foule de noblesse de toutes les nations : un Zrini, resté fidèle à l'Empereur ; un prince de Wurtemberg ; le comte de Souches, fils du célèbre général Radwight ; le marquis Obizzi ; les comtes de Trautmansdorf, de Salbourg, de Kilmanseg ; Sigismund de Zetern, d'une maison illustre de Silésie ; le baron Walter, du Wurtemberg ; le Vénitien Colalte, comte de Saint-Michel ; un comte de Cinq-Églises ; un Forbin-Janson ; le vieux Vignancour, ambassadeur de France sous Mazarin près l'empereur Ferdinand III, dont maintenant il défendait le fils. Le prince Ferdinand de Schwartzemberg donna 100,000 florins et 300,000 muës de vin pour le siège. On vit le comte de Colonitz, évêque de Neustadt et de Vienne, s'enfermer dans la ville, et trouver 300,000 thalers, dont Stahremberg avait besoin, en vendant son argenterie pour compléter ce secours. Oublierons-nous un prince de la vail-

lante maison française de Croy, le duc Charles-Eugène, qui, se jetant presque seul dans une barque, descendit, pendant 25 lieues, le cours du Danube, sous les feux croisés des barbares, pour aller se faire ouvrir les portes de Raab, qu'il avait promis de défendre? C'est la gloire de l'humanité que le dévouement et le courage sachent toujours s'égaliser aux périls.

Charles de Lorraine, dont jamais le génie n'avait été plus ferme et plus sage que dans ces extrémités, se retira derrière le fleuve pour en fermer tous les passages avec quelques milliers de chevaux qui lui restaient, et circonscire la guerre sur la rive droite. Il espérait même se maintenir dans le Léopoldstadt et les îles. Les assiégés auraient conservé ainsi l'usage du Danube et la liberté des communications avec les impériaux de la Bohême et de la Moravie. Mais Kara-Mustapha ne semblait connaître ni les difficultés, ni les retards. Le jour de son arrivée, il avait choisi, à l'autre extrémité, dans le Rottenhoff, le point d'attaque, désigné à ses mineurs et à son artillerie le côté le plus faible de la place, celui auquel le palais impérial s'appuie, et conduisit à portée de mousquet un double boyau. Le lendemain (15 juillet), il enleva le Léopoldstadt au galop de ses escadrons, lancés à travers le bras du Danube qui en baigne les bords; Charles assailli ne parvint qu'avec peine à couper le pont du grand bras du fleuve et

à retirer ses troupes sur Essling. Vienne se trouva investie de toutes parts. Une nouvelle attaque fut aussitôt pratiquée de ce côté sous les eaux; une batterie aussitôt dressée en avant du Prater. En même temps, le bombardement commença sur toute la ligne. Le jour suivant (16) vit un monastère, le théâtre, la riche église des Écossais, l'arsenal, mis en cendres; le palais de l'Empereur, ruiné; les tranchées, poussées jusqu'à trente pas de la contrescarpe; des batteries nouvelles, établies; le comte de Stahremberg, blessé. Le vizir somma Vienne de capituler.

CHAPITRE V.

Effroi de l'Europe. Louis XIV. Souscriptions. Volontaires.

A la nouvelle du siège et de ses débuts, il y eut terreur panique en Europe. La cour impériale avait rempli l'Allemagne de son épouvante. La diète de Ratisbonne, que Léopold invoquait, parlait de subir la loi de la France pour avoir ses secours. L'Italie se sentait, comme l'Empire, près de passer par le fer et le feu. L'effroi régnait au Vatican. Le Capitole chrétien attendait ses barbares.

Prêt à envahir l'Empire de concert avec Frédéric-Guillaume, Louis XIV s'arrêta. L'armée ottomane passait, dans toutes les feuilles

du temps, pour monter à 20,000 chameaux, 700,000 hommes et 100,000 chevaux. On parlait d'un corps de réserve de 3000 officiers d'artillerie, de 2000 chameaux occupés à charrier encore 600 bouches à feu, d'une levée en masse de tous les habitants valides de la Grèce. Que Vienne tombât comme autrefois Byzance, c'en était assez pour que Louis eût à supporter sur le Rhin tout le poids de la puissance musulmane; il entendait l'Europe lui reprochant ses dangers, et la religion peut-être lui reprochant ses malheurs. Le souvenir de sa gloire de Candie et de Saint-Godard, alors que les Français secouraient Venise ou sauvaient l'Empire, gênait son penchant. Innocent XI augmenta les embarras de sa conscience et de sa politique, en appelant solennellement à la défense de l'Église son fils aîné. D'ailleurs sa grande ambition était de procurer l'élévation du dauphin de France au titre de roi des Romains. Peut-être espérait-il l'obtenir d'une démarche magnanime; Verjus, son plénipotentiaire à Ratisbonne, déclara qu'il s'abstiendrait d'hostilités contre la maison d'Autriche durant toute cette guerre, moyennant la reconnaissance de ses prétentions dans le délai d'un mois. On a même répété qu'il offrit 80,000 hommes à Léopold; nous ne trouvons dans les documents sérieux du temps nulle trace de cette proposition peu vraisemblable. Ce qu'il y a de certain, c'est

que Léopold fit voir dans ces extrémités la persistance courageuse qui a caractérisé toujours sa maison dans les revers. Nullement guerrier, il avait fui devant les Turks; il ne plia point devant Louis XIV. Toutes les sollicitations du collège des princes et de celui des électeurs y échouèrent. Soit qu'il haït la France encore plus qu'il n'aimait sa monarchie, soit qu'il crût suffisant de gagner du temps de ce côté pour voir ce que de l'autre déciderait la fortune, il se contenta de discuter les propositions de Verjus sans les accepter. Tandis qu'il se disait appliqué à balancer les avantages du traité qui lui était offert, Louis revint à Paris, balançant de son côté les conseils contraires de sa politique, tourmenté des scrupules de sa grandeur d'âme et des remords de sa foi, partagé entre la disposition d'exterminer la maison d'Autriche et la gloire de la sauver (20 juillet).

La reine, qui l'avait accompagné dans son voyage, ne rentra dans Versailles que pour mourir, frappée (30) d'une de ces morts soudaines si communes en ce temps dans la maison royale. L'infortunée Marie-Thérèse, après avoir passé sa vie sur le trône le plus brillant de l'univers, s'écria qu'elle n'y avait compté d'heureux qu'un seul jour. Louis versa des pleurs sincères sur cette mort, premier chagrin, dit-il, que la reine lui eût donné. On comprend qu'une telle douleur n'endormit pas

les ressentiments de Louis XIV. Il ne notifia point son veuvage au roi de Pologne. La politique adoptée par les conseils de Warsowie l'exaspérait au point de lui faire transgresser les lois mêmes de l'étiquette.

Ce deuil, qui jeta sur les magnificences de la cour de France ses crêpes funèbres, acheva de voiler Louis inactif aux yeux du monde. Accoutumées à révéler autrefois en lui le défenseur des faibles, le champion de la chrétienté, par-dessus tout le chef et le créateur de cet empire des arts qui avait pour siège Versailles et pour tributaire l'univers entier, les nations s'étonnaient, dans cette lutte de l'Europe policée contre les barbares, de ne pas espérer en lui.

C'était vers le Nord que se tournaient tous les regards. Innocent XI adressait au roi de Pologne messages sur messages. L'Empereur, le duc de Lorraine, tous les princes allemands lui envoyaient de jour en jour des courriers, lui demandant de faire une fois pour l'Europe ce qu'il faisait depuis trente ans pour sa patrie, de la sauver du joug de l'infidèle. Au premier bruit des dangers de Vienne, il était accouru de Willanow, où les couches de sa femme l'avaient retenu, à Czentochowa, où l'appelait un pieux pèlerinage, et de là à Krakowie, rendez-vous de son armée. La noblesse s'était précipitée sous les drapeaux, fière malgré tout de signaler son courage dans

cette grande et sainte entreprise. Il avait fallu créer 4000 hussards de plus, organiser des corps nouveaux, les discipliner, les armer. Jean fut à peu près réduit, pour ces dépenses, aux subsides du saint-siège. Ses propres revenus fournirent le reste. La Litvanie, par sa lenteur à s'armer, lui allégea le fardeau. Il advenait que la mort de Paç avait été pernicieuse à Jean comme sa vie. Sapiéha était étroitement lié aux intérêts de la France, et sans doute Michel Paç, par dévouement pour l'Autriche, aurait dans cette occurrence secondé le roi.

A mesure que de faibles détachements se formaient, Jean les mettait en marche, en leur donnant pour rendez-vous ces simples mots: *Sous les contrescarpes de Vienne!* Mais l'Empereur, le pape, le grand vizir, Louis XIV, restaient toujours convaincus qu'il flattait l'Allemagne d'un faux espoir en promettant sa présence. Il était à lui seul un secours si grand qu'on n'y croyait pas.

Cette opinion servit étrangement les intérêts de l'Empire. Louis, s'y confiant, demeura immobile. L'événement va montrer qu'il n'aurait pas suspendu ses foudres, s'il avait cru à cette rivalité de gloire, à ce salut de la maison d'Autriche et de la chrétienté par un autre que lui. De son côté, Kara-Mustapha laissa endormir cette fougue terrible qui avait tant surpris et effrayé l'Europe. Il ne voyait pas d'apparence que Vienne fût sérieusement

secourue; et, comme l'attaque avait été trop brusque pour que les richesses de la cour, du clergé, de la noblesse, de la bourgeoisie opulente, eussent pu être emportées, il craignit que la furie d'un assaut ne livrât au pillage et ne dérobat à sa cupidité une si belle proie. Il se mit à la soigner avec amour, à s'inquiéter sans relâche du salut de Vienne; et, tandis que la mine jouait déjà sous les remparts, qu'il aurait pu s'en saisir à un prix qui ne le touchait pas, celui d'un peu de sang, il ne s'occupa que de la réduire par degrés, voulant qu'une capitulation lui livrât intact le butin qu'il dévoit en espoir.

D'ailleurs, Kara-Mustapha avait trouvé une autre Capoue dans les jouissances de cette domination sans affaires et de ce repos sans contrôle. Il passait sa vie, captif dans les orgies de son sérail. De temps à autre seulement, il sortait, dans une litière armée d'un grillage de fer à l'épreuve du mousquet, pour visiter les travaux. Le siège traîna de la sorte en longueur, mais sans donner de relâche aux assiégés. L'artillerie continuait de battre leurs murailles, et la sape de les menacer. Les janissaires, établis dans les tranchées, s'y défendaient contre toutes les sorties, derrière les parapets, les gabions, les obstacles divers. Dans ces ouvrages se déployait tout le luxe de lignes parallèles, de boyaux de communication, de places d'armes où les Turks excel-

laient alors. Il fallait que Vienne eût dans chaque maison un homme en sentinelle nuit et jour, pour se préserver de surprises souterraines. La mine avait joué sous un angle saillant de la contrescarpe. Déjà deux bastions étaient entamés. Une fois, le bombardement avait mis tout un quartier en feu. Les deux armées se touchaient dans leurs travaux contraires, si bien que parfois on combattait avec la pioche, et que le général Stahremberg à peine remis de sa première blessure, fut abattu d'un coup de pierre lancée à la main. En jetant sur les tentes musulmanes des crocs destinés à les renverser, les chrétiens ramenaient souvent les têtes des janissaires endormis.

De son côté, Éméric Tékéli remontait la rive droite du Danube, n'ayant qu'à recueillir les hommages et les serments de ces comtés limitrophes, jusque-là soumis à Léopold. Presbourg même, sur la rive gauche, mais aux confins de l'Autriche, à 8 lieues de Vienne, avait ouvert ses portes. Une marche habile et hardie du duc de Lorraine, que le chevalier Lubomirski seconda avec son audace accoutumée, ressaisit cette ville, devenue la capitale de la Hongrie depuis que Bude avait passé sous la loi des Turks. Mais le duc Charles et Lubomirski victorieux furent contraints de se replier sur la Moravie, heureux que le respect de Tékéli pour le roi de Pologne en défendit l'accès contre ses armes.

Cependant, le temps s'écoulait: les jours, les semaines avaient passé (août). On sut que la brèche était praticable. Les alarmes de l'Europe redoublèrent. Léopold multiplia ses appels aux princes de l'Empire. Waldeck assemblait les troupes des Cercles; l'électeur de Bavière se mettait en marche; l'électeur de Saxe s'apprêtait à le suivre; Frédéric-Guillaume promettait son contingent, dès que seraient terminées les négociations de la diète avec Louis XIV. La Savoie annonçait des soldats et donnait des subsides. Le roi d'Espagne vendait un de ses domaines pour en offrir le prix au chef de sa maison. A son exemple, l'inquisition, les communautés, les conseils, toutes les corporations s'engageaient pour des sommes énormes. En Portugal, le zèle pieux de don Pedro, régent pour son malheureux frère don Alphonse VI, ne se contenta point de dons et de levées considérables: il y joignit un auto-da-fé d'une quarantaine de judaïsants. En Italie, les listes de contributions volontaires couraient de ville en ville, aussi bien que les pélerinages et les processions. Rome brilla entre toutes les autres villes par ses largesses. Les membres du sacré collège vendirent leur vaisselle. Le cardinal Barberini donna seul 20,000 florins de ses deniers. C'était la première fois qu'on faisait la guerre par souscription. Innocent XI alla jusqu'à permettre l'aliénation des

biens ecclésiastiques dans l'Italie et dans l'Empire. Rien ne lui paraissait trop onéreux pour se racheter des barbares; Rome moderne pouvait mettre de l'or dans la balance plus facilement que du fer.

La cause de la croix éveilla l'ardeur guerrière de la noblesse dans toute l'Europe. Les volontaires se pressèrent sous les drapeaux du duc de Lorraine. Enchaînée par son roi, la noblesse française rongea son frein à l'aspect de cette grande lutte. Les princes partageaient son impatience guerrière. Conti s'évada pour voler sur le Danube. Le roi fit courir après lui: ses ordres, ses menaces l'arrêtèrent. Le prince de Carignan-Soissons, qui l'accompagnait, poursuivit seul sa route, précédé de son frère, *le petit abbé de Savoie*, qu'une vocation indomptable appelait à ceindre enfin cette épée qui a fait si grand le nom du prince Eugène. En apprenant son départ: „Tant mieux, dit Louvois, il ne retournera plus dans ce pays-ci.“ Il ne retourna point en France, en effet, si ce n'est les armes à la main, et conduit par la victoire. Par une étrange fatalité, deux princes nés sous le ciel de France, Charles et Eugène, furent donnés par Louis XIV à l'Empire, pour en commander l'un après l'autre les armées et en sauver la fortune.

CHAPITRE VI.

Détresse de Vienne. Marche de Sobieski.

En ce moment, Charles comptait autour de soi beaucoup de noms illustres et de brillants courages, mais peu de soldats. Il voyait trop bien que, les contingents de l'Empire fussent-ils tous réunis à son armée, il se serait toujours trouvé dans l'impuissance de reprendre l'offensive, ni de tenter la délivrance de Vienne, en supposant qu'il fût encore temps. Ce brave prince écrivait sans cesse à Jean d'arriver, d'arriver sans son armée, disant qu'à lui seul il en valait une; qu'il n'y avait que lui au monde qui pût balancer l'avantage du nombre, indiquer la route de la victoire et sauver l'Empire.

Des députés de la Silésie, de la Moravie, de l'Autriche, se pressèrent aussi à Krakowie (5 août) pour implorer le roi de Pologne, qui souffrait plus que ses alliés de la longueur de ces apprêts. Il vit une fois le ministre de l'Empereur et le nonce du saint-siège tomber à ses pieds et embrasser ses genoux. Léopold finit par lui offrir la cession à toujours du royaume de Hongrie, pourvu qu'il se chargeât de reconquérir ce royaume sur l'Ottoman, et de conserver, s'il se pouvait encore, à sa maison la vieille capitale de ses ancêtres. Jean

répondit qu'il ne voulait d'autre prix personnel que la gloire de bien mériter de Dieu et des hommes. Puis, le gros de son armée étant réuni enfin, sans attendre plus longtemps les troupes de Litvanie, le dimanche de l'Assomption (15 août), jour qu'il choisit en l'honneur de la Vierge sous l'invocation de qui il avait placé ses armes, après avoir fait à pied ses stations dans toutes les églises de Krakowie, il déploya la lance royale, dit adieu à sa capitale émue et prit la route de l'Allemagne. C'en était fait! A peine était-il en marche, qu'il rencontra le général Caraffa (18 août), qui venait s'assurer s'il était vrai que le roi de Pologne s'avancât de sa personne à la tête des Polonais. Le marquis d'Arquien, qui le vit le premier, lui annonça que Jean était proche. „On le dit!“ répondit tristement l'Autrichien, qui n'osait encore croire à cette fortune. Enfin, Jean parut: il sut par ce général, homme de guerre expérimenté, les dispositions des troupes ottomanes sous Vienne, l'étendue de leurs lignes, les ressources de la capitale assiégée. Il fixa aussitôt son point d'attaque, et, plein d'une de ces inspirations de génie qui ne le trompèrent jamais, il déclara que Vienne était sauvée.

Le prince Jacques-Louis, filleul de Louis XIV, marchait aux côtés de son père. A peine âgé de seize ans, il allait mériter l'illustre alliance dont Léopold avait flatté son orgueil.

Les deux hetmans de la couronne, Iablonowski et Sieniawski, commandaient sous le roi. La reine et sa cour accompagnaient cette armée, dépositaire de tant d'espérances de gloire, jusqu'à la frontière des deux empires. Là, les deux époux se séparèrent (12 août) : c'était à Tarnowitz, première ville de Silésie. Le roi écrivait le lendemain de cette séparation :

Au monastère de Glewitz, 5 h. du matin (24 août 1683).

„Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette!

„J'ai passé ici une très mauvaise nuit. Un de mes bras s'est engourdi; j'en ai ressenti dans l'épine du dos une vive souffrance, il s'ensuivra une crise de rhumatisme.

„Dupont m'a fait plus de mal encore; il est revenu de chez vous à neuf heures du soir, et m'a dit que l'extrême agitation que vous éprouviez pourrait vous rendre malade. Je vous demande en grâce, ma chère âme, de vous calmer, et de vous soumettre à la volonté de Dieu. Il daignera m'accorder ses anges conducteurs, et me permettre de revenir sain et sauf parmi les miens.“

La princesse à qui s'adressait ce tendre langage avait quarante-huit ans; le roi en comptait cinquante-neuf. Avec une âme qui restait, comme son génie, toujours pleine de feu, son corps était déjà appesanti par les travaux. Il lui fallait un aide pour monter à

cheval; c'étaient ces infirmités prématurées qui avaient servi à propager en Europe le bruit universel qu'il ne commanderait pas en personne son armée. Quand on sut qu'il approchait, tout s'ébranla. Les populations se précipitèrent de toutes parts sur son passage. Les jésuites d'Olmütz avaient écrit sur l'arc de triomphe de cette capitale: *Salvatorem exspectamus* (26 août). Ce furent dans l'Allemagne entière des joies inouïes; jamais encore les pas d'un homme n'avaient si profondément retenti dans le cœur des peuples.

Au bruit de sa marche, la chrétienté reprit espoir. Les électeurs, les troupes auxiliaires se hâtèrent d'accourir. Louis XIV, au contraire, s'indigna. Dans sa colère, il se résolut à lancer ses armées sur les Pays-Bas autrichiens, sans déclaration de guerre, ayant encore à Madrid son ambassadeur, à Paris l'ambassadeur du roi d'Espagne. Bruxelles consterné (31 août) vit tout à coup d'Humières paraître à ses portes. C'est le cinquantième jour du siège de Vienne que ces hostilités s'ouvrirent. Un cri d'improbation s'éleva d'un bout de l'Europe à l'autre.

Seul, Kara-Mustapha ne s'émeut point. Il continue de ne pas croire à l'arrivée de Sobieski, de la même manière que, quelques semaines auparavant, Léopold ne croyait point à la sienne. Il avait consumé le mois d'août tout entier à poursuivre mollement le blocus

et le bombardement de Vienne, élargissant la brèche, donnant çà et là des assauts partiels à peu près stériles, lançant sur l'autre rive du Danube, contre le duc de Lorraine, de trop faibles partis, que la colonne du chevalier Lubomirski suffisait à écraser, sans qu'il s'aperçût que Tékéli, fidèle à son traité avec le roi de Pologne, ne les appuyait pas. Dans l'ivresse de sa puissance et de ses débauches, il dormait sur un abîme, entre la gloire de la plus éclatante des conquêtes, de la plus haute des fortunes, ou le fatal cordon.

Un jour de réveil, un assaut pouvait encore tout réparer. Bientôt cet effort ne sembla plus nécessaire. Vienne fut aux abois: la garnison était épuisée, les habitants abattus; une épidémie, le bombardement, les combats souterrains, les assauts, avaient porté partout la désolation et la mort. En vain l'évêque de Neustadt, Colonitz, le Belzunce de ces affreuses scènes, court-il de maison en maison pour ranimer les courages. Il avait combattu un soldat dans Candie; maintenant, il défend Vienne par ses exemples, par sa charité, par sa parole: sera-t-il plus heureux? Sa voix n'est plus entendue. Un présage favorable, huit cigognes qui, des hauteurs du Kahleberg, étaient venues s'abattre sur la ville (1^{er} septembre), n'avaient relevé que pour quelques jours les courages abattus. Près de deux mois de cette captivité effroyable s'étaient succédé,

mois d'horreur et de désolation! l'épuisement des munitions, les progrès des mines ennemies, des attentes de secours toujours trompées, livraient les âmes à un morne désespoir. A ce moment, un émissaire du comte de Stahremberg, qui pénètre jusqu'au camp du duc de Lorraine, lui apprend que les assiégés ne peuvent plus tenir. Ils étaient aux extrémités. L'Empereur et l'Europe ne doutèrent pas que désormais les secours n'arrivassent trop tard. Innocent XI ordonna l'exposition du saint sacrement dans toutes les églises de l'univers.

CHAPITRE VII.

Réunion des Polonais et des Impériaux. Traversée du Danube. Marche sur le Kahleberg.

En avançant dans le cours de septembre, le péril s'accrut; le bombardement prit une activité nouvelle; les assiégés virent les Turks presser les travaux, leurs mineurs s'approcher du corps de la place, une demi-lune tomber en leur pouvoir, puis enfin le rempart même s'érouler. Stahremberg éleva à la hâte des retranchements à l'entrée des rues. C'était la dernière tentative de son courage, la dernière ressource de son désespoir.

A ce terme de ses efforts, il bornait à trois jours ses chances extrêmes de résistance.

Chaque nuit, des fusées de détresse, tirées du haut du clocher, portaient aux impériaux l'avertissement de sa chute inévitable. Aucun avis secourable ne lui répondait.

Le deuxième des trois jours désignés avait passé; le soir était venu. Tout à coup, la sentinelle qui veillait au haut de la flèche de Saint-Étienne poussa un cri de joie. Des sommets du Kahleberg avait jailli une flamme éclatante. Le lendemain, dans la matinée, une armée s'y fait voir, s'appêtant pour descendre les montagnes. A l'éclat des lances et de leurs banderoles brillantes, on distinguait, avec des lunettes d'approche, les hussards de Pologne, si redoutables aux infidèles. En même temps, on vit les Turks se diviser en deux et même trois armées: l'une qui courait à ces nouveaux venus; l'autre qui se préparait à livrer l'assaut si longtemps ajourné, à en finir avec ce siège éternel; la troisième était une multitude en désordre, pleine d'épouvante, des fuyards occupés déjà à se sauver en Hongrie avec leur butin. A ce spectacle, Colonitz entraîna les femmes et les enfants dans les temples; Stahremberg, les hommes sur la brèche et sur les remparts.

Depuis bien des jours déjà, Jean s'était séparé de son armée avec quelques milliers de chevaux, pour pouvoir plus tôt, écrivait-il à la reine, entendre le canon de Vienne et boire l'eau du Danube. Il traversait des plai-

nes, alors sans nom, qu'on ne foule plus qu'avec émotion et qui s'appellent celles d'Austerlitz (2 septembre). Quelques-uns des fils de ceux qui les traversaient alors indifféremment, devaient s'y retrouver un jour. Le duc de Lorraine avait couru au devant du roi jusqu'à Heilbrunn, impatient, comme il le disait, d'apprendre le métier de la guerre sous un si grand maître, et de complimenter les Polonais sur le discernement qu'ils avaient fait voir dans l'élection d'un souverain. Là, les deux illustres capitaines avaient arrêté le plan d'opérations qui devait sauver l'Allemagne, et Jean s'était hâté de camper sur le Danube (5) avec toutes ses troupes qui venaient de le rejoindre, et toutes celles de l'Empire. C'est en pleurant de joie que les impériaux, soldats, princes, gentilshommes, avaient accueilli ce chef victorieux que leur envoyait la fortune. Avant sa présence, la discorde régnait entre tous les princes: depuis son arrivée, elle était tombée devant lui. Tous avaient voué au héros une obéissance qu'il n'avait jamais rencontrée parmi ses sujets, et les opérations qu'il avait résolues s'exécutaient sans obstacle.

Lorraine s'était établi autour de la ville de Tuln, à six lieues en deçà de Vienne, sur la rive gauche du Danube, en arrière d'un coude aigu du fleuve et sous l'ombre des monts escarpés de ce coude qui dérobaient tous ses mouvements aux Turks assez imprudents pour

ne pas occuper et ne pas même surveiller la double rive. Il y jeta, en s'appuyant sur deux îles, un triple pont, que Kara-Mustapha laissa construire sans donner signe de vie. Les électeurs hésitaient à s'aventurer au delà du fleuve. Un temps effroyable, de longues pluies, des chemins impraticables, augmentaient leurs alarmes. Mais Jean ne connaissait ni hésitations, ni retards; la situation de Vienne n'en permettait pas. En ce moment, un message de Stahremberg était arrivé, qui ne portait que ces mots: „Point de temps à perdre.“ — „Point de revers à redouter! s'était écrié Jean; vous voyez bien que le général qui, à la tête de 300,000 hommes, a laissé construire ce pont à sa barbe, ne peut manquer d'être battu.“ Ce fut le lendemain que les libérateurs de la chrétienté passèrent (6 septembre). Les Polonais marchaient les premiers, étonnant leurs simples alliés par la magnificence des armes, le luxe des costumes, la beauté des chevaux. L'infanterie était moins brillante: un régiment surtout affligeait, par son délabrement, l'amour-propre du roi. „Regardez bien ces braves, dit-il aux impériaux; c'est une troupe invincible qui a fait serment de n'être jamais vêtue que des dépouilles de l'ennemi.“ Si ces paroles ne les habillaient pas, dit l'abbé Coyer, elles les cuirassaient*).

*) Histoire de Sobieski.

Le même soir, il planta sa lance sur le sol qu'il venait sauver. Un soleil magnifique avait éclairé cette mémorable journée, et les terres séchèrent. Ce jour ne devait pas être propice à Louis XIV; ce fut le dernier de la vie de Colbert. Avec ce grand ministre descendait dans la tombe une part du génie et de la fortune de son roi.

Le jour suivant, l'électeur de Saxe, George III, homme de guerre renommé; le prince de Waldeck, qui commandait les troupes des Cercles, puis enfin Charles, franchirent le fleuve. En même temps (8 septembre) arriva par la rive gauche, qu'il avait suivie depuis ses États, l'électeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, si célèbre plus tard par son courage et ses malheurs, âgé alors de vingt-quatre ans, hardi cavalier, nageur intrépide, habile à tout, et impatient de faire ses premières armes. Il marchait à la tête de son contingent, que le grand vizir n'avait pas eu seulement la pensée d'arrêter dans sa course et de détruire, quand il était encore temps. L'armée chrétienne, masquée par la pointe saillante du Kahleberg qui fait faire un détour au fleuve et qui s'y enfonce comme un long et sombre promontoire, se trouva ainsi tout entière sur la même rive que ces ennemis innombrables, objets de tant d'effroi, et à quelques milles d'eux. Ce roc aigu, cette dent des montagnes, était l'unique barrière qui l'en séparât. Sa

force montait à 70,000 combattants, dont un peu plus de 20,000 impériaux, 10,000 Saxons, 12,000 Bavares, le contingent des Cercles, qui était de 9000 hommes, la foule des volontaires qui risquait de devenir un embarras et un danger plutôt qu'un secours, et environ 18,000 Polonais. On comptait en tout 32,000 fantassins; la cavalerie était généralement très belle. Jean ne s'était jamais vu à la tête d'une si puissante armée; oubliant le nombre des bandes opposées, ne songeant qu'à leurs fautes, plein de foi en Dieu, confiant en son étoile, il ne doutait pas de vaincre.

Sa plus grande inquiétude était l'absence des Kosakes que Mynzinski lui avait promis d'amener. C'étaient des éclaireurs excellents. Les Tatars trouvaient en eux de redoutables adversaires. Ils avaient une vieille habitude de faire la guerre au Turk. Nulle troupe n'était aussi habile à enlever des prisonniers pour s'instruire des mouvements de l'ennemi et avoir des guides. C'était ce qu'on appelait prendre langue. On leur donnait jusqu'à dix écus par homme qu'ils ramenaient ainsi. Ils jetaient leurs captifs dans la tente du roi, allaient toucher leur salaire, et revenaient disant: „Jean, j'ai touché mon argent; Dieu te le rende!“ Privé de ce secours, le roi se voyait contraint de moins ménager ses hussards, quand les escarpements qu'on avait devant soi seraient franchis, dans les défilés dangereux

où on devrait ensuite s'engager. Son chagrin était grand : les étrangers, qui ne comprenaient pas son estime pour cette milice indisciplinée, l'entendaient avec surprise s'écrier sans cesse : „O Mynzinski, Mynzinski!“

L'armée polonaise avait franchi le Danube, et s'était réunie aux alliés, à l'ombre de cette pointe aiguë du Kahleberg dont nous venons de parler. C'était l'extrémité du mont Aetius des anciens qui termine toute cette partie montagneuse de l'Autriche, continuation des chaînes de l'Illyrie et du Tyrol. Ses sommets, coupés du côté de Vienne, de gorges étroites, de profonds précipices, de bois, de rochers, mais inclinés vers Tulln en pentes douces et riantes, faisaient l'office d'un vaste rideau qui séparait les deux armées, les deux causes, l'Europe et l'Asie. Sur les hauteurs, se déployait une vaste forêt. Il fallait escalader l'épaisse barrière avant de voir l'ennemi, et ensuite la redescendre à pic, par des gorges infranchissables pour une armée, avant d'arriver au camp turk, prolongé de ce côté, au pied et sur le versant de la montagne, le long des premières hauteurs qui dominaient les faubourgs de Vienne.

Il y avait bien une route directe et facile pour arriver à la ville, la grande route de Klosterneuburg, mais serrée en quelques points de si près entre la montagne qui la surplombe et le lit du fleuve, qu'on n'aurait pu s'avancer

qu'en étroite colonne, sans aucune possibilité de se déployer à la sortie du défilé. A l'extrême pointe en effet, en un lieu appelé Nussdorf, dont les maisons sont creusées quelquefois dans le roc, le fleuve se détourne à droite rapidement, et on voit Vienne devant soi; on le touche, et la partie des contre-forts de la montagne qui descend jusqu'aux glacis avait été hérissée par les Turcs de retranchements tellement inaccessibles que la tête des alliés serait venue s'y briser. Sobieski avait jugé aisément qu'il n'y avait pas là un point d'attaque possible. Il s'était arrêté au dessein d'arriver par la montagne, de descendre à tous risques sur la ville assiégée par des pentes si escarpées et des gorges si étroites que l'idée d'y voir manoeuvrer une armée ne devait venir à personne, à plus forte raison quand il s'agissait de troupes où la cavalerie tenait tant de place. Que dire de l'artillerie? Aussi l'idée d'y faire passer cette armée superbe qu'il commandait, dont la gloire était sa gloire, fut-elle chez Sobieski un de ces coups d'audace et de génie qui ne peuvent se justifier que par la victoire. C'était le passage du Saint-Bernard, en ayant des retranchements et une armée, une armée immense, devant soi, quand on aurait roulé jusqu'au pied de la montagne.

Le danger était d'autant plus grand que Kara-Mustapha, il faut le dire, a été ici calomnié par l'histoire. L'auteur de ce livre a

relevé sur les lieux les traces partout très visibles de l'établissement des Turks. Il a vu avec surprise que l'assiette du camp ottoman avait été tracée avec toute la science des ingénieurs qui avaient pris Candie et qui passaient jusqu'à Vauban pour les plus habiles du temps. Le camp occupait partout le premier étage des collines, de sorte qu'il était séparé de la montagne même, sur toute la ligne, par des vallons et des ravins profonds, avec une suite de retranchements, de fossés, d'ouvrages avancés, de redoutes partout hérissées d'artillerie. Ce camp immense était donc une place d'armes, couverte et faisant face de ce côté comme du côté des assiégés. On comprend que Kara-Mustapha, avec ces défenses et la montagne à pic plus loin, n'ait pas cru à une attaque possible dans de telles conditions. Il ne devait la prévoir que par la route de Saint-Poelten qu'il avait fortifiée, ou par un passage du Danube, en face de lui, sur le Prater. Le succès de Jean ne peut s'expliquer que par le relâchement extrême de l'armée ottomane, sa surprise et la magie du nom du roi de Pologne. La grande faute militaire du vizir est ce relâchement; une autre, la confiance poussée jusqu'à ne pas observer le Danube au delà de Nussdorf; la première de toutes, les lenteurs du siège. Ce qui est vrai, c'est que la catastrophe qu'on va raconter prouve qu'à la guerre il n'y a pas d'imprévu.

Un général est coupable devant l'histoire, quand il ne s'est pas préparé contre l'impossible.

Les alliés avancèrent donc vers les plateaux. A peine quelques Tatars erraient dans les montagnes pour faire du butin. Un Murza, qui rencontra les avant-postes polonais, vint librement demander ce que voulait dire tout cet appareil, et comme on lui répondit que c'était le roi de Pologne, il se prit à sourire en disant: „Le roi de Pologne! Nous savons bien qu'en effet il a envoyé Lubomirski avec quelques escadrons!“ (8 septembre.)

Rien ne pouvait s'égaliser à la confiance des Ottomans, si ce n'est l'inquiétude profonde des impériaux. Telle était la terreur imprimée aux esprits par l'immense armement de la Porte, qu'au premier cri d'Allah qu'on entendait, le désordre et la fuite se mettaient dans les rangs des alliés. Il fallut que les Polonais tinssent toujours la tête dans cette marche laborieuse à travers la montagne, qui devait durer trois jours. Plusieurs milliers de paysans furent occupés à pratiquer des chemins au milieu de la forêt, sur ces croupes sauvages (9 septembre). Les troupes de pied portaient à bras l'artillerie; force fut d'abandonner toutes les pièces de gros calibre. Chefs et soldats n'avaient de vivres que ce que chacun portait avec soi; des feuilles de chêne étaient toute la nourriture des chevaux. Tel nous avons vu, en effet, le passage du Saint-Bernard. Quel-

ques éclaireurs atteignirent les sommets longtemps avant l'armée; ils découvrirent le camp turk, furent saisis d'épouvante, et vinrent par leurs récits répandre dans les rangs une terreur panique. Le roi eut besoin, pour rassurer ses troupes, de la sécurité de sa contenance, de la gaieté de ses discours, du souvenir de toutes les multitudes d'infidèles qu'il avait dispersées dans sa vie. Les janissaires de sa garde, dont il marchait environné, étaient des témoignages vivants de ses victoires, et vainement s'étonnait-on qu'il osât s'avancer contre le croissant sous leur escorte: il allait à eux, leur proposait de retourner aux bagages, ou même de rejoindre le camp turk. Tous répondaient en pleurant que désormais ils ne pouvaient plus que vivre et mourir près de lui. Son ascendant entraînait ainsi infidèles et chrétiens, princes et soldats.

Infatigable, il pensait à tout; lui-même a tracé ce tableau de ses soins sans terme. „De continuelles harangues, mes conférences avec le duc de Lorraine et les autres chefs, des ordres sans nombre à donner m'empêchent, non seulement d'écrire, mais même de prendre de la nourriture et du repos. C'est bien pis encore maintenant que Vienne est à toute extrémité, et que quatre milles seulement nous séparent de l'ennemi. Ajoutez le cérémonial des entrevues, les difficultés que fait naître l'étiquette, tantôt une chose, tantôt une autre;

qui passera le premier ou le dernier, qui aura la droite ou la gauche; viennent ensuite les conseils sans fin, les lenteurs, l'indécision; et tout cela, en faisant perdre beaucoup de temps, fait faire en outre beaucoup de mauvais sang. Une foule de princes nous arrivent jour et nuit de toutes les parties de l'Europe; viennent ensuite les comtes et les chevaliers des différentes nations qui veulent me voir, ils me prennent mon temps."

Et, quand il avait passé la journée à ordonner la marche, à régler le campement, à fixer des mouvements auxquels étaient attachées les destinées de l'Empire, tranquille sous le poids de tant d'intérêts augustes et de tant de chances terribles, il passait la nuit à rassurer la jalousie prétendue de Marie-Casimire absente, par des lettres infinies. Loin de s'indigner des reproches, toujours renaissants, par lesquels la tyrannie de cette femme persécutait sa vie, il lui écrivait simplement:

"Il faut que je me plaigne de vous à vous-même, ma chère et incomparable Mariette. Comment est-il possible que vous n'ayez pas meilleure opinion de moi, après toutes les preuves de tendresse que je vous ai données? Pouvez-vous dire sérieusement que je ne lis pas vos lettres? Pouvez-vous le croire. tandis qu'il est de fait qu'au milieu de tous mes embarras et de toutes mes sollicitudes, je lis chacune d'elles pour le moins trois fois; la pre-

mière, lorsqu'elles arrivent; la seconde, en me couchant, lorsque je suis libre enfin, et, la troisième, quand je me mets à y répondre. Tout ce compte des années de notre union, du nombre de nos enfants, n'avait rien à faire dans votre lettre pas plus que dans votre pensée; si parfois je manque à vous écrire longuement, ah! ma chère amie, n'est-il donc pas facile de s'expliquer ma précipitation sans le secours de suppositions injurieuses? Les combattants des deux parties du monde ne sont plus qu'à quelques milles les uns des autres: il faut penser à tout; il faut pourvoir au moindre détail. "

„Je vous conjure, mon coeur, pour l'amour de moi, de ne pas vous lever aussi matin; quelle est la santé qui pourrait y tenir, surtout en se couchant aussi tard que vous en avez l'habitude? Vous m'affligerez sensiblement, si vous n'avez pas égard à ma prière; vous m'ôterez le repos, vous m'ôterez la santé, et, ce qui est bien pis, vous nuirez à la vôtre, qui est ma seule consolation dans ce monde. Quant à notre affection mutuelle, voyons lequel des deux se refroidit davantage. Si mon âge n'est pas celui de l'ardeur, mon coeur et mon âme sont toujours aussi jeunes qu'autrefois. N'étions-nous pas convenus, mon amour, que ce devait être votre tour maintenant, et que c'était à vous à faire les avances? M'avez-vous tenu parole, mon coeur? Ainsi donc

n'allez pas rejeter votre propre tort sur un autre; mais prouvez-moi au contraire, en paroles, par écrit, et surtout en réalité, que vous garderez un constant attachement pour votre fidèle et dévoué Céladon, qui est obligé de finir sa lettre en embrassant avec délices son aimable et bien-aimée Mariette."

Qu'on nous pardonne ces citations. Pour bien connaître Jean Sobieski, il faut suivre, dans ses préoccupations diverses, cet esprit à la fois si libre et si tendre; il faut le voir en même temps plier sous une femme aimée, et soumettre, sans effort, à une même obéissance, à de mêmes respects, tant de gens de guerre de toutes les nations, tant de volontaires de tous les rangs, près de trente princes qui marchaient enchaînés à sa parole et à sa fortune.

CHAPITRE VIII.

Conseils de Kara-Mustapha. Résolution de Jean.

Enfin, la tête de l'armée campa le samedi 11, vers les onze heures du matin, sur la cime boisée du Kahleberg; c'est à ce moment que Vienne avait aperçu ses libérateurs et senti à la fois renaître ses espérances et redoubler ses périls. L'armée occupa, à peu près sans coup férir, le vieux château qui couronne la montagne, le couvent des Camal-

dules, l'église du Léopoldsberg, suspendue sur ces hauteurs. On voyait au dessous de soi la plaine inégale de l'Autriche, sa capitale fumante, le camp des assiégeants, les tentes dorées de ce camp terrible, ses lignes profondes, son demi-cercle immense. Plus près, au dessous des cimes qu'on occupait, dans les villages et les ravins, se montraient, presque à portée de mousquet, les bandes ottomanes accourues au bruit de cette marche hardie. A mesure que les alliés arrivaient, ils prenaient position le long des sommets, dans les premières déclivités, vers les chemins et les sentiers par lesquels on pouvait tenter de descendre, et des batteries étaient dressées sur tous les points saillants pour seconder l'entreprise, en battant les rampes de la montagne. En même temps, les alliés tenaient allumés ces feux qui avaient porté dans Vienne l'espoir et le courage.

A cette vue, Kara-Mustapha conçut un plan hardi comme tous ses plans. Suivant son usage, l'exécution fut molle et stérile. Son armée ne le secondait plus. Ce long siège y avait porté le découragement. Les maladies avaient fait des ravages. Ses débauches, sa cupidité, dans laquelle on voyait la cause de ce siège éternel et destructeur, en avaient fait de plus grands. Les anathèmes dont le muphti s'était enhardi à frapper ses désordres donnaient quelque chose de superstitieux et de sacré aux alarmes de la soldatesque. On se

rappela mille funestes présages, et surtout l'opposition sainte de l'uléma à la rupture de la trêve qui régnait entre les deux empires. Les janissaires d'ailleurs commençaient à accuser leur chef d'autant de lâcheté que de mollesse et de cupidité: „Venez, infidèles, disaient-ils; la vue d'un chapeau nous fera fuir.“ Quand une armée en est là, elle tient parole.

En même temps, les Grecs de Ducas, d'Apaffi, de Cantacuzène chancelaient dans cette querelle prolongée de l'Évangile et du Coran. Les hospodars souffraient impatiemment l'orgueil du vizir, depuis qu'ils commençaient à douter de sa fortune. Ainsi princes, lieutenants, soldats, tous conspiraient dès longtemps sa ruine, quand des prisonniers, que Jean avait relâchés à dessein, arrivèrent, criant que le roi de Pologne était derrière eux. D'abord, on ne les crut pas; mais ils l'avaient vu; ils avaient parlé turk avec lui; ils avaient eu, ajoutaient-ils, mille peines à s'échapper de ses terribles mains. L'épouvante gagna les coeurs; la fuite se mit dans les rangs. C'est alors que se déploya sur les sommets du Kahleberg toute la longue ligne des armes étincelantes des alliés. Kara-Mustapha n'en revenait point de voir ces insurmontables remparts occupés par une armée. Un conseil de guerre qu'il assembla lui apprit trop que l'abattement avait gagné jusqu'aux chefs. Le pacha d'An-

drinople, que la plupart des autres appuyèrent, conseilla la retraite, se fondant sur l'exemple du grand Soliman. Ibrahim-Pacha, beglierbey de Bude, qui s'était opposé à l'aventureuse entreprise du siège de Vienne, et tous ceux qui avaient pensé comme lui, triomphaient de cette démonstration de leur sagesse. Le vizir indigné protesta contre la pensée de fuir. Il annonça qu'autres étaient ses desseins : il allait livrer l'assaut, en même temps que le gros de l'armée fermerait les passages du Kahleberg. En dépit des maladies, des pertes, des désertions, des corps nombreux détachés sous Raab, sous Presbourg, devant Comorn, près de Tékéli, il comptait encore près de cent soixante-dix mille combattants. C'était plus qu'il ne fallait pour exécuter cette entreprise qui n'était que grande, qui devint téméraire, parce qu'au lieu de se porter en personne au devant de l'armée libératrice et d'assurer par sa présence la défense des retranchements, partout préparés par la nature et l'art pour couvrir les avenues de son camp, le vizir, toujours confiant quand il fallait douter, toujours indolent quand il fallait agir, se contenta d'envoyer ses généraux recevoir sans précaution le choc du héros de Podhaïce, de Choczim et de Zurawna.

Le même soir, Jean assemblait un conseil auquel assistèrent les généraux et les princes, afin d'arrêter les dispositions dernières. Il

était moins tranquille que Kara-Mustapha. Depuis la chute du jour, les signaux de Stahremberg multipliaient les avertissements de sa détresse; et les difficultés apparaissaient de toutes parts. „Nous avons trouvé les choses, écrivait Jean à la reine, tout autrement qu'on ne nous les avait représentées, surtout pour les localités et le terrain. Il s'est élevé, depuis dix heures, un vent violent qui nous donne tout droit dans les yeux. Les cavaliers ont peine à se tenir en selle; on dirait *les puissances aériennes* déchaînées contre nous; car le vizir a la réputation d'être un grand magicien . . .“

„Nous avons laissé nos bagages à un mille d'ici, près du Danube, dans une position forte et munie de retranchements. Je n'ai avec moi que deux de mes chariots, et les plus légers; le reste de mes effets est sur des mulets; mais ceux-là même, nous ne les avons pas vus depuis quarante-huit heures. Au reste, tout cela n'est pas important; ce qui l'est davantage, c'est qu'on nous a induits en erreur. Les généraux nous avaient assuré qu'aussitôt que nous aurions franchi le mont Kahleberg, les difficultés seraient aplanies, et que de là le chemin de Vienne ne serait plus qu'une pente douce le long des vignobles. Arrivés ici, nous apercevons d'abord l'immense camp des Turks, et la ville de Vienne dans le lointain; mais, loin d'en être séparés par des champs, ce sont

des forêts, des précipices, et une grandissime montagne que nous avons devant nous, et dont personne ne nous avait parlé. Il nous faut changer à présent notre ordre de bataille, et faire la guerre à la manière de Maurice Spinoza et autres, qui s'avançaient *à la segura, gagnant peu à peu le terrain*. Toutefois, *humainement parlant*, et en mettant d'eux tout notre espoir en Dieu, il est à croire qu'un chef d'armée qui n'a pensé ni à se retrancher ni à se concentrer, mais qui s'est campé là, comme si nous étions à cent milles de lui, est prédestiné à être battu.

„Le commandant de Vienne nous a déjà aperçus, puisqu'il lâche des fusées et tire du canon sans cesse. Quant aux Turks, ils n'ont rien fait jusqu'ici, si ce n'est qu'ils ont détaché une cinquantaine d'escadrons avec quelques milliers de janissaires vers notre aile gauche, où sont le prince de Lorraine et l'électeur de Saxe établis dans le couvent des Camaldules. Les Turks ont l'air de vouloir défendre ce défilé; je veux m'y rendre de suite, et c'est pour cela que je finis cette lettre; car il s'agit de savoir s'ils n'y ont pas fait quelque retranchement; ce qui serait très fâcheux pour nous, puisque c'est de ce côté que je veux les attaquer. Notre armée occupe l'espace d'un bon demi-mille à travers des montagnes et des bois, dans un terrain si coupé que ce n'est que

par de petits sentiers que l'on arrive d'une aile à l'autre.

„J'ai passé la nuit à l'extrême droite, auprès de l'infanterie. On y voyait tout le camp turk, et le canon ne laissait pas fermer l'oeil. Nous avons si bien fait maigre ces deux derniers jours de vendredi et de samedi, que chacun de nous pourrait chasser le cerf sur ces montagnes. Les vivres et fourrages qu'on avait promis n'ont pas été fournis; cependant les gens sont de très bonne volonté; les régiments d'infanterie allemande qui ont été réunis à la nôtre servent avec une docilité que je n'ai jamais vue dans les miens; les nôtres sont à regarder d'un oeil de convoitise le camp turk, et ont une grande impatience de s'y établir. Les Tatars ne se montrent pas encore; je ne sais où ils sont restés.

„J'ai reçu, mon coeur, votre lettre du 6 septembre; c'était justement au moment où nous nous préparions à gravir les montagnes. Ne vous vantez pas tant d'être à votre n^o 6, puisque celle-ci est mon n^o 8; elle m'a entraîné jusqu'au lever du jour. Mais il faut finir enfin, en embrassant un million de fois mon aimable et incomparable Mariette.

„*Mes baisemains à ma soeur et à M. le marquis. J'embrasse tendrement les enfants.*“

CHAPITRE IX.

Bataille de Vienne. Prise du camp turk.

Le jour qui se levait, quand cette lettre fut close (dimanche 12 septembre), devait être grand dans l'histoire: c'était celui qui fixa les destinées de Vienne et de l'Empire; à pareil jour, la victoire de Choczim avait été gagnée; à pareil jour aussi, la Pologne avait élevé sur le pavois Jean Sobjeski. On voit que Jean n'avait pas dormi comme Alexandre et le grand Condé; il s'était plu à consacrer à Marie-Casimire les heures que réclamait son repos, et maintenant il sortait de sa tente à cinq heures du matin, au bruit d'une vive canonnade, que les Saxons s'étonnèrent d'avoir à engager sur ces pentes escarpées, au dessous du château de Kanlemburg. En même temps, le bruissement des canons et des mortiers turks autour de Vienne, que l'armée chrétienne entendait à ses pieds, annonça le réveil du grand vizir et sa résolution d'emporter en quelque sorte Vienne d'une main, tandis que de l'autre il arrêterait, parmi les gorges et jusque sur le sommet de ces montagnes, les défenseurs de l'Empire.

Kara-Mustapha avait gardé près de soi les janissaires, toute son infanterie, son artillerie presque entière. Ce furent la cavalerie, les spahis, les Walaques, les Tatars, qu'il

porta précipitamment à la rencontre de Jean. Les escadrons alliés se déployaient sur le haut du Kahleberg, le long des croupes boisées qui commandent toute la contrée, le cours du Danube, Vienne et le camp ottoman. A la tête des ottomans marchait un vieillard de quatre-vingts ans, cet Ibrahim-Pacha, beglierbey de Bude, le plus grand homme de guerre de ce temps au jugement des Turks, mais sans doute appesanti par l'âge, et peut-être intéressé, à son propre insu, au désastre du vizir par le ressouvenir de ses conseils méconnus: le siège de Vienne avait été tenté, et se poursuivait malgré lui.

L'armée chrétienne s'était formée en bataille sur les plateaux, pour chercher les passages, sortir des gorges et descendre sur le camp et la ville. Les Polonais, conduits par le grand hetman Jablonowski, tenaient l'aile droite, s'appêtant à déborder la gauche des barbares, et à se précipiter le plus tôt possible dans des vallées plus propices aux mouvements des hussards, vers le centre même du camp ennemi. L'aile gauche, qui voyait près de soi le Danube et devait en repousser les Turks, était composée de l'infanterie impériale et saxonne en trois divisions. Le comte Caprara, qui avait le prince Louis de Bade et le prince de Salm pour lieutenants, conduisait la première. La seconde avait à sa tête le prince Herman de Bade, celui à qui on attribuait la

gloire d'avoir pointé le canon fatal sur Turanne; sous lui servait le duc de Croy et Louis de Neubourg. L'électeur de Saxe guidait la troisième division, formée de troupes auxiliaires. C'étaient tous hommes de guerre éprouvés depuis longtemps et capitaines illustres. Cette aile formidable devait marcher droit à Vienne dont elle était plus rapproché. Elle avait pour cavalerie le corps de l'impétueux chevalier Lubomirski. Le duc de Lorraine en personne commandait l'aile entière.

Le centre était composé de deux divisions: l'une était la cavalerie des impériaux et des Bavares, sous les ordres du savant duc de Saxe-Lawembourg, qui avait le comte Caraffa, le baron de Bareith, le comte Gondola, le baron de Munster, le marquis de Beauvau pour sergents de bataille; l'autre, l'infanterie de Bavière, de Franconie, des Cercles, sous les ordres du prince de Waldeck. Près de ce maître célèbre voulait combattre, comme simple volontaire, l'électeur de Bavière. Trois princes d'Anhalt, trois de Wurtemberg, deux de Hanovre, deux de Holstein, un d'Eisenach, un de Hohenzollern, un de Hesse-Cassel, brillaient épars dans les lignes. L'Empire était là tout entier; il n'y manquait, dit Voltaire, que l'Empereur. A sa place, le roi de Pologne était l'Agamemnon, en même temps que l'Ajax de cette épopée. Kara-Mustapha, de son côté, comptait autour de soi quatre princes chré-

tiens et autant de princes tatars. On ne sait si tant de chefs superbes s'étaient rencontrés depuis la *Jérusalem délivrée* sur un même champ de bataille.

Admis au nombre des aides de camp du duc de Lorraine, le jeune Eugène de Savoie fit son apprentissage du métier de la guerre en portant à Jean Sobieski la nouvelle d'un engagement par lequel s'ouvraient à la fois cette grande vie militaire et cette grande journée. La veille, le comte de Leslé, de la division du prince Herman, avait reçu l'ordre de s'avancer au delà des Camaldules, à la sortie de la forêt, de descendre à travers les vignobles, de se retrancher, et d'asseoir des batteries pour couper le centre des troupes musulmanes qui s'avançaient; il devait les dominer de toutes parts. A la pointe du jour, les spahis, dans leur marche, aperçurent les ouvrages des impériaux et des Saxons; ils se présentèrent en force pour les détruire, en poussant de grands cris. Le comte de Fontaine, et, après lui, le duc de Croy, de la même division, en vinrent aux mains; le duc de Croy fut blessé sérieusement; un autre seigneur de cette maison, le prince Maximilien, tomba frappé à mort; Waldeck se vit obligé d'accourir: l'aile gauche s'était engagée tout entière. Le différend de l'Europe et de l'Asie était commis au dieu des batailles.

Il était huit heures du matin; l'action, étendue d'une extrémité de la montagne à l'autre, devenait vive et sanglante; elle embrassait tout le territoire escarpé de Grinzing à Petzelsdorf, et déjà les dragons de Savoie, ceux de Croy, un régiment de Saxe et le corps de Lubomirski s'étaient couverts de gloire. Le prince Charles de Lorraine courut auprès du roi pour prendre ses derniers ordres, et tous deux, les instructions données, allèrent, au bras l'un de l'autre, dans la vieille église du Léopoldsberg, qui domine à pic la scène immense, afin d'invoquer ensemble les bénédictions de celui dont ils venaient défendre la querelle. De la terrasse de l'église, leurs regards s'étendaient jusqu'aux Karpathes de la Pologne, dont les cimes ferment l'horizon. Un capucin qui arrivait de Rome, pieux, enthousiaste, éloquent, réputé, dit Daleyrac, grand homme de bien jusqu'à faire des miracles, et chargé de porter aux défenseurs de la croix les bénédictions d'Innocent XI, le père Marco d'Aviano célébra la messe. Les électeurs, ceux des princes qui n'étaient pas encore engagés, toute cette noblesse, l'élite du monde policé, se pressèrent pour l'entendre: elle fut servie par Jean Sobieski. A genoux tout le temps sur les marches de l'autel, la tête inclinée, les mains en croix, le héros priait avec ferveur; il communia, puis il se releva pour armer chevalier le prince Jacques son fils.

Alors Marco d'Aviano s'avança sur le seuil de la chapelle, et, le crucifix à la main, répandit, de ce lieu, d'où on découvre la scène entière, sa bénédiction sur l'armée en ligne le long des croupes des montagnes : „Je vous annonce, dit-il, de par le Saint-Siège, que, si vous avez confiance en Dieu, la victoire est à vous!“ Déjà, le roi était à cheval; il laissa le religieux, qui voulait le suivre, en prière au haut de ces crêtes escarpées, et il lança l'armée sur ces précipices, ces défilés, ces vignobles escarpés, ces villages suspendus au haut des mamelons, ce camp magnifique de l'infidèle qui semblait la ceinture d'or de la métropole impériale, en s'écriant : „Marchons présentement avec assurance; Dieu nous assistera!“

Les chrétiens marchaient d'ensemble, descendant de ces monts sauvages, en cinq colonnes, comme autant de formidables torrents, mais gardant un ordre admirable; les premiers corps s'arrêtant de cent pas en cent pas pour attendre ceux dont la course était suspendue par les difficultés du sol, et dresser des batteries qui, avec l'avantage du terrain, foudroyaient au loin les escadrons ennemis. Un premier parapet de terre, élevé à la hâte pour fermer les cinq ou six chemins tracés dans la montagne, fut forcé après un combat rude et court. A chaque ravine une nouvelle action exerçait le courage des chrétiens et couronnait leur ardeur. Les spahis mettaient

pied à terre pour combattre, et, remontant à cheval, ils cherchaient à quelques pas plus loin des positions propres à rendre de nouveaux combats. Sans infanterie dans ces lieux où la nature du sol en demandait partout, ils s'embarraissaient dans les défilés étroits, les difficiles passages, les bois, les vignes, et, n'ayant point de gens de pied à opposer aux masses de l'infanterie allemande, ils pliaient de toutes parts. Exaltée par le spectacle de cette marche tutélaire, la garnison de Vienne faisait des miracles sur la brèche. Kara-Mustapha, toujours tranquille entre ces deux batailles, pensa enfin à marcher avec toutes ses forces au devant du foudre vengeur.

A dix heures du matin, les impériaux étaient sortis des défilés. A mesure que le terrain s'agrandissait devant eux, tout en restant montueux, avec des pentes difficiles, les colonnes se formaient en bataille, et l'armée s'avavançait sur trois lignes profondes. Leslé d'abord, puis le duc de Croy, revenu au combat malgré sa blessure, Caprara, Saxe-Lawembourg, avaient planté leurs enseignes sur les coteaux qui dominent les faubourgs. Leur gauche s'appuyait au bras sud du Danube; leur droite se liait au prince de Waldeck, qui déboucha bientôt. Jean ordonna à Charles de Lorraine de faire halte pour attendre les Polonais qui avaient un trajet plus long de quelques milles à parcourir dans les gorges du

Wenersberg. A onze heures, ils parurent à leur rang de bataille. Les aigles impériales saluèrent l'apparition de leurs escadrons aux cuirasses dorées, et un cri de *vive le roi Jean Sobieski!* courut d'un bout à l'autre des lignes chrétiennes.

Jean et les chefs mirent pied à terre pour dîner sous un arbre; les soldats mangèrent ce que chacun portait, sans quitter le mousquet ou la lance. A midi, on s'ébranla malgré le poids d'une chaleur accablante; on forma un demi-cercle sur ce vaste amphithéâtre, qui montrait maintenant les alliés à découvert, dans tout leur ordre et tout leur éclat, à l'oeil surpris des barbares; puis, on continua cette marche savante et terrible. Jean allait de corps en corps, encourageant toutes les troupes, parlant à chacun la langue de sa patrie, allemand aux Allemands, italien aux Italiens, français surtout aux Français nombreux qui, en dépit des dispositions de Louis XIV, garnissaient les rangs.

Les Turks avaient profité de cette halte pour prendre des positions, se former, se grossir de puissants renforts. C'était une nouvelle bataille, et plus vive, à livrer. A la faveur des ravins, des coteaux pierreux, des épais vignobles, le village de Nussdorf à l'extrême gauche, puis un autre poste, furent disputés avec vigueur. La croix l'emporta. Heiligenstadt, à son tour, gros village, résista: les hussards

polonais entrés en ligne se jetèrent, la lance baissée, sur les escadrons turks et les dispersèrent. Mais emportés par la victoire jusque dans le gros de l'armée musulmane, ils furent un moment compromis. Le jeune Potoçki, fils du castellan de Krakowie, le trésorier de la cour Modrzewski, le colonel Assuérus, trouvèrent la mort dans la mêlée. Jean porta le prince de Waldeck et les Bavaurois au secours des siens. Bientôt lui-même parut à la tête de sa seconde ligne et des dragons de l'empereur : le choc fut terrible. Les musulmans fléchirent ; ils essayèrent de se défendre sur d'autres hauteurs, furent écrasés, et, le même mouvement s'accomplissant à la fois par le vaste demi-cercle tout entier que formait l'armée chrétienne, l'armée arriva presque au même moment sur toute la ligne en vue du camp. C'était le lieu où devait se décider la querelle.

Ce camp, dont la magnificence enflammait l'ardeur guerrière des soldats, avait toutes ses approches défendues par un ravin profond ; et, en avant du ravin, se présentait en bon ordre l'armée musulmane tout entière assemblée autour de l'étendard du grand vizir. Kara-Mustapha commandait en personne le corps de bataille. Celle de ses ailes qui faisait face aux impériaux et s'étendait jusqu'au Danube, avait à sa tête le vaillant et habile Kara-Méhémet-Pacha, signalé dans les guerres de l'Ukraine ;

l'autre était conduite par le vieil Ibrahim, elle couvrait l'armée jusqu'au midi, à la route de Schoenbrunn. Les Transylvains, les Walaques, les Arabes, les Tatars, une portion des janissaires, étaient en ligne sur des mamelons que l'art avait rapidement fortifiés. Une artillerie formidable hérissait leur front; et comme les Polonais menaçaient, vers le centre, ces masses amoncelées, de leur côté se laissaient voir les lignes les plus épaisses: c'était là que devait combattre Kara-Mustapha. Là se porta le roi en personne, tandis que Jablonowski, avec quelques milliers de chevaux, couvrant la droite, un moment menacée par Sélim-Ghéray, balayait dans la plaine ses nuées de Tatars, et qu'à la tête de 40,000 Allemands, le prince Charles de Lorraine, toujours appuyé au bras du Danube, se disposait à profiter du succès ou à réparer le revers.

Il était alors près de cinq heures du soir. Jean comptait coucher sur le champ de bataille, et remettre au lendemain le dénouement de ce drame solennel. Ce qui restait à faire ne paraissait pas pouvoir être l'oeuvre de quelques heures, l'oeuvre de troupes fatiguées. Cependant les alliés, malgré le poids du jour, étaient plus animés qu'abattus par leur marche victorieuse. On voyait au contraire la consternation régner dans les troupes ottomanes. De loin, se découvraient les longues files de chameaux pressées sur les chemins de Hongrie.

Leur route était indiquée par un sillon de poussière prolongé dans les airs jusqu'à l'horizon. Le grand vizir, opposant à l'effroi commun son indomptable assurance, augmentait le désordre de ses troupes par cette confiance même, qui exaspérait les esprits. Il était venu ordonner le combat comme on court assister à un triomphe. Il s'attendait à voir l'armée chrétienne se briser en quelque sorte, sans coup férir, au pied de ses retranchements. Son cheval de bataille, tout bardé d'or, et pliant sous le fardeau, n'était bon ni pour vaincre ni pour fuir. On le voyait lui-même, abrité par une tente cramoisie contre les feux du soleil couchant, y prendre paisiblement le café avec ses deux fils, tandis que l'oeil du roi de Pologne mesurait ses lignes.

A l'aspect de cette tente superbe, la colère prit au roi. Son infanterie n'était pas arrivée encore. L'artillerie qu'il avait sous la main, vaillamment conduite par le chevalier Lemasson, chambellan du prince Jacques et chef français de l'artillerie, n'avait pu encore prendre position. Il pointa contre le vizir deux ou trois pièces que, par ordre de Kontski, il avait roulées jusque-là sur des leviers; c'étaient les seules qu'il eût sous sa main. Il donnait cinquante écus par volée. Mais il n'y avait point de caissons, et quelques munitions portées à bras furent promptement épuisées. Un officier français, faute de mieux, bourra une fois, avec

ses gants, sa perruque et un paquet de gazettes de France qu'il avait sur lui. Enfin, les gens de pied parurent. Le roi leur commanda de se saisir d'une hauteur qui dominait les quartiers de Kara-Mustapha. Le comte de Maligny, leur chef, exécuta l'ordre avec sa valeur française, et, culbutant les avant-postes, arriva le premier sur la redoute. A cette attaque inopinée, l'incertitude se manifesta dans les rangs ennemis. Kara-Mustapha appelle à soi tout ce qu'il avait d'infanterie à son aile droite, et laisse ses flancs découverts: ce mouvement trouble la ligne entière. Le roi s'écrie que ce sont des gens perdus. Il envoie au duc de Lorraine l'ordre d'attaquer brusquement, en appuyant sur le centre, maintenant affaibli et ouvert, tandis que lui-même va renverser ces masses encore désordonnées. A peine il a dit, et déjà il a poussé droit à cette tente rouge qui l'enflamme comme le taureau dans l'arène. Entouré de ses escadrons, reconnaissable à son aigrette brillante, à son arc et son carquois d'or, à sa lance royale, au bouclier homérique que le fidèle Matczynski porte devant lui, plus que tout à l'enthousiasme qu'excite chez cette vaillante milice la présence de son glorieux chef, il brandit au premier rang sa framée, en répétant à grands cris ce verset du roi prophète: „*Non nobis, non nobis, Domine exercituum, sed nomini tuo des gloriam.*“ Les Tatars et les spahis le re-

connurent et reculèrent : on entendait le nom du roi de Pologne courir d'un bout à l'autre des lignes ottomanes. Pour la première fois on crut tout à fait à sa présence. „Par Allah! répétait sans cesse Sélim-Ghéray, le roi est avec eux!“ Survint alors une éclipse de lune ; les deux armées virent le croissant pâlir dans le ciel. Le ciel semblait prendre fait et cause dans ce grand débat.

En ce moment, les hussards du prince Alexandre, qui tenaient la tête des colonnes, s'élançèrent au cri national de : „Dieu bénisse la Pologne!“ Le reste des escadrons, conduit par tout ce qu'il y avait de palatins et de sénateurs brillants de noblesse, de luxe, de courage, suivirent. Ils franchirent, bride abattue, un ravin où l'infanterie aurait hésité, le remontèrent au galop, entrèrent tête baissée dans les rangs ennemis, coupant en deux le corps de bataille, et justifiant le mot fameux de cette fière noblesse à un de ses rois, qu'avec elle il n'y avait point de revers possible ; que si le ciel venait à choir, les hussards le soutiendraient sur la pointe de leurs lances !

Le choc fut si rude, que presque toutes ces terribles lances s'y brisèrent. Le pacha d'Alep, celui de Silistrie périrent dans la mêlée. A l'extrême droite, quatre autres pachas tombèrent sous les coups de Iablonowski. En même temps Charles de Lorraine et le prince de Waldeck, passant sur le corps de toutes ces

troupes chrétiennes des principautés, où la politique des hospodars était troublée et flottante comme la foi des soldats, tournèrent les infidèles, et menacèrent de près le camp. Le grand interprète, Mauro-Cordato, prit la fuite dans la tente même de Kara-Mustapha. Tombé tout à coup du haut de sa confiance altière, le vizir ne sut que fondre en larmes : „Et toi ! dit-il au kan de Crimée, qui arrivait entraîné par les fuyards, ne peux-tu me secourir ? — Je connais le roi de Pologne, répondit Sélim-Ghéray ; je vous disais bien qu'avec lui il n'y aurait rien à faire que de nous en aller. Regardez le firmament, ajouta-t-il, voyez si Dieu n'est pas contre nous !“ Kara-Mustapha, cependant, essaya de rallier ses troupes, de les faire rentrer dans le camp, de les ramener ; mais point ! tout fuyait. Il s'enfuit à son tour, après avoir embrassé son fils en pleurant. Vaincue, pleine d'effroi, n'osant lever les yeux au ciel qui l'épouvantait, l'armée musulmane n'était plus. Elle se débandait de toutes parts. La cause de l'Europe, de la chrétienté, de la civilisation avait triomphé. Le flot de la puissance ottomane reculait épouvanté ; il reculait pour toujours.

La fuite du prince des Tatars parut aux ennemis de Jean une trahison achetée d'avance à prix d'or. Cette terreur panique des Turks parut à l'Europe entière un miracle. A six heures du soir, Jean franchit le ravin sous le

feu de quelques janissaires facilement dispersés, et prit possession du camp. Il arriva le premier aux quartiers du vizir. A l'entrée de cette vaste enceinte un esclave accourut, lui présentant le cheval et l'étrier d'or de Kara-Mustapha. Il prit l'étrier, et donna à l'un des siens l'ordre de partir sur-le-champ, d'aller vers la reine, de lui dire que celui à qui appartenait cet étrier était vaincu; puis, plantant ses enseignes dans ce caravansérail guerrier de toutes les nations de l'Orient, il défendit, sous peine de mort, le désordre et le pillage, de peur de quelque surprise, et, pour ainsi dire, d'un remords des Turks, que Kara-Mustapha aurait pu ramener à la charge durant une nuit qui s'avancait orageuse et sombre. Il ordonna seulement à Charles de Lorraine de se porter, à travers les travaux abandonnés des Turks, sur les contrescarpes de Vienne, et au prince Louis de Bade de chasser les assiégeants des tranchées. A la faveur des ombres, tous les janissaires avaient disparu. Après soixante jours de tranchée ouverte, la cité impériale était délivrée des barbares.

CHAPITRE X.

*Perte réciproque. Entrée du roi dans Vienne.
Sa lettre à la reine.*

Cette grande journée avait été plus brillante que meurtrière. Ce fut la victoire de l'ordre,

de la confiance, de l'enthousiasme, du génie. Elle coûta peu de sang. Voltaire n'a fait monter qu'à 200 le nombre des chrétiens tombés dans le combat. Quelques relations ne portaient celui des Turks laissés sur le champ de bataille qu'à 600; d'autres l'élevèrent à 40,000. Mais la manière dont les choses se passèrent, la précision et la rapidité des mouvements de l'armée chrétienne, la multiplicité des charges de cavalerie et leur rapide succès, enfin la fuite précipitée des Turks font assez voir l'exagération du dernier de ces chiffres. On ne peut admettre davantage le premier; car les relations même qui le donnent, rapportent que le lendemain le grand nombre des restes sanglants dont la plaine et le camp étaient jonchés infectaient au loin les airs. Jean, dans ses lettres, dit que le sol était couvert des morts de l'infidèle. La *Gazette de France*, dans ses premiers récits, peu bienveillants, mais remarquables par l'exactitude des détails, compta constamment 8 ou 10,000 Turks tués depuis le Kahleberg jusque dans les tranchées de Vienne. Cette version doit être près de la vérité. Les Polonais seuls portaient leur perte à 1000 combattants; ils ne formaient que le tiers de l'armée. Les impériaux, les alliés, les Saxons surtout, s'étaient aussi battus avec furie. Leur force d'ailleurs consistait principalement en fantassins; toutes considérations qui prouvent que leur perte dut au moins ap-

procher de celle des Polonais; Jean se plaint à maintes reprises dans sa correspondance *du sang versé à flots par sa noblesse* pour la cause de l'Empire.

Au reste, cette armée, formée de tant de nations, marcha sous les drapeaux de Jean sans autre rivalité qu'une émulation admirable d'obéissance et de gloire. Tous ces princes, tous ces volontaires de sang illustre, n'apportèrent dans les rangs d'autre orgueil que celui de se signaler par de plus grands exploits. On comprend l'enthousiasme qu'entretenaient tant de vaillants exemples. Le roi de Pologne eut la joie de voir son jeune fils se montrer, par son sang-froid, déjà digne de lui. Mais, chose singulière! le nom de ce prince n'a été prononcé dans aucune des relations contemporaines. Ce fut à son frère Alexandre, qui n'avait pas huit ans, que l'Europe attribua, que l'histoire attribue encore ses jeunes exploits. Faut-il le dire? cet étrange larcin fut l'oeuvre de sa mère! Le roi avait laissé à Marie-Casimire le soin de rédiger les récits officiels qui, de Warsowie, se communiquaient à toutes les cours. Dès le départ de l'armée, elle substitua toujours le nom du second de ses fils à celui de l'aîné. Elle le fit, parce qu'au fond de son coeur fermentait une prédilection effrénée. Par un trait d'habileté infernale, elle inventa d'envirouner ainsi de prestiges, de grandir longtemps à l'avance,

dans l'opinion du monde, celui des deux frères auquel son coeur partial voulait assurer l'héritage de leur père. On comprend maintenant les pleurs qu'elle versait, aux débuts de la campagne, sur l'absence du prince Alexandre. Ils n'étaient pas d'une Spartiate, comme on l'a pensé; ils étaient moins encore d'une mère. Quels étaient les motifs de cette préférence criminelle et insensée que nous verrons coûter cher à la Pologne? La malignité des contemporains pénètre hardiment dans ces abîmes. Ils échappent à l'histoire.

Cependant les alliés conservèrent, dans la victoire, l'ordre qui la leur avait donnée. Ils passèrent la nuit sans se débander au milieu de cette espèce de bazar asiatique qui les conviait au pillage. Après être demeuré quatorze heures à cheval, le roi dormit au pied d'un arbre, où Stahremberg, les portes de Vienne une fois ouvertes, lui envoya des vivres. Au lever du jour (lundi 13) s'offrit un spectacle effroyable: il n'y avait plus de Turks nulle part; mais on voyait leurs oeuvres. Ils avaient essayé de détruire le camp, ne pouvant plus le défendre; et quoique 120,000 tentes fussent debout encore, partout se montrait l'image de la destruction et de la cruauté. Kara-Mustapha n'avait pas eu le temps d'emporter les queues d'honneur des pachas, ni même, assurait-on, l'étendard de l'Empire: il sut faire massacrer toutes les femmes de son sérail,

pour qu'elles ne tombassent pas vivantes aux mains du vainqueur. Il avait pris le même soin de sa ménagerie, des chameaux qui restaient, des chevaux, enfin des captifs. Les alliés ne marchaient que sur les cadavres des chrétiens de tout âge, d'enfants surtout dont les Orientaux aimaient à avoir grand nombre, et qu'en fuyant ils égorgèrent. Le prince Cantemir, dans son histoire, porte ces victimes à 30,000. Plus loin, l'incendie allumé jusqu'aux extrémités de l'horizon annonçait assez que, renonçant à conquérir l'Autriche, ils voulaient n'y pas laisser pierre sur pierre. Alors commença le pillage, et ce fut avec furie. Tandis qu'officiers et soldats se disputaient les riches débris que leur livrait la victoire, le roi s'occupait de venger tant de barbarie et de couronner son triomphe en poursuivant les vaincus. La cavalerie légère eut cette tâche. Elle ne put les joindre. Kara-Mustapha ne méritait point les précautions de Jean. Loin de penser à revenir sur Vienne, il courait, fuyant toujours. Sa fuite, en cette seule journée, l'entraîna avec tous les siens jusque derrière le Raab.

Cependant le roi entra dans Vienne. Il entra par cette même brèche où, sans lui, le même jour, auraient passé les barbares. A son approche, les rues, parées de leurs décombres, au lieu des bruits terribles d'un siège, retentissaient des acclamations de tout un peuple

qui sortait de dessous les ruines pour saluer le héros auquel il devait la vie. Ce peuple, comparant le chef lointain qui était venu le sauver avec son souverain absent de ses périls, s'écriait, en lui pressant les mains et lui baisant les habits: „Ah! pourquoi celui-là n'est-il pas notre maître!“ Le regard sévère des officiers de l'empereur n'arrêtait point ces transports. Ils suivirent le roi jusque dans l'église des Augustins réformés, où, à défaut d'apprêts, ne voyant pas le clergé s'offrir à ses prières, lui-même entonna le *Te Deum*. Peu après cependant, cette solennité s'accomplit avec plus de pompe dans la cathédrale de Saint-Étienne. Le roi y assista le front prosterné contre terre. Là était le prêtre qui s'écria: *Fuit homo missus a Deo, cui nomen erat Johannes!*

Au fronton de cette cathédrale brillait un croissant qui y avait été attaché lors du siège de l'empereur Soliman, en retour de la promesse que ce prince avait faite et tenue de ne pas en bombarder le magnifique clocher. Cette fois, c'était sur ce clocher que les artilleurs de l'infidèle avaient dirigé toutes les batteries. Jean pensa que le croissant devait être abattu. Son vœu, accueilli avec enthousiasme par la population entière, ne reçut d'exécution que trois ans après.

Le roi dîna avec tous les généraux et les princes chez Stahremberg; et le soir il re-

tourna dans le camp, sa conquête. Il avait choisi pour ses quartiers les tentes, ou plutôt le palais enchanté du vizir. Là, il ne prit point de repos; il écrivit à Louis XIV pour l'instruire de sa victoire, en sa qualité de fils aîné de l'Église et de roi très chrétien; c'était un malicieux hommage, une courtoise et spirituelle vengeance. Louis laissa cette lettre sans réponse. Le libérateur de Vienne lui était plus importun que le roi électif.

Jean donna une partie de ses trophées à l'électeur de Bavière, dans l'intention que ce prince les partageât avec la dauphine, et que la cour de Versailles en fût ornée en dépit d'elle. Il dépêcha son secrétaire italien Talenti à Innocent XI, pour lui porter l'étendard que les vainqueurs appelaient celui du Prophète, auquel les Turks contestaient cette gloire. Enfin, il tourna ses pensées du côté de Marie-Casimire, et lui adressa une relation détaillée de ces deux grands jours. Cette relation fut alors célèbre; des copies plus ou moins complètes en coururent; la correspondance de Mme de Sévigné en contient des extraits remarquablement fidèles. La voici tout entière, telle que la donne l'original, qui a été retrouvé; c'est un monument qui fait également bien connaître le héros et sa victoire.

„Dans les tentes du vizir, le lundi 13 septembre, la nuit.

„Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette,

„Dieu soit béni à jamais! Il a donné la victoire à notre nation; il lui a donné un triomphe tel que les siècles passés n'en virent jamais de semblable. Toute l'artillerie, tout le camp des musulmans, des richesses infinies, nous sont tombés dans les mains. Les approches de la ville, les champs d'alentour, sont couverts des morts de l'armée infidèle, et le reste fuit dans la consternation. Nos gens nous amènent à tous moments des chameaux, des mulets, des boeufs, des brebis que l'ennemi avait avec lui, et en outre une multitude innombrable de prisonniers. De plus, il nous arrive un grand nombre de transfuges, la plupart renégats, bien habillés et bien montés. La victoire a été si subite et si extraordinaire, que, dans la ville comme dans notre camp, on était toujours en alarmes; on croyait voir l'ennemi revenir à tout moment. Il a laissé, en poudres et munitions, pour la valeur d'un million de florins.

„J'ai été témoin, cette nuit, d'un spectacle que j'avais désiré depuis longtemps. Nos gens du train ont mis le feu aux poudres en plusieurs endroits; l'explosion a été comme celle du jugement dernier, cependant sans blesser personne. J'ai pu voir en cette occasion de quelle manière les nuages se forment dans

l'atmosphère; mais c'est une mésaventure: il y a là certainement pour plus d'un demi-million de perte.

„Le vizir a tout abandonné dans sa fuite; il n'a gardé que son habit et son cheval. C'est moi qui me suis établi son héritier; car la plus grande partie de ses richesses me sont tombées dans les mains.

„Avançant avec la première ligne, et poussant le vizir devant moi, j'ai rencontré un de ses domestiques, qui m'a conduit dans les tentes de sa cour privée; ces tentes occupent à elles seules un espace grand comme la ville de Warsowie et de Léopol. Je me suis emparé de toutes les décorations et drapeaux qu'on a coutume de porter devant le vizir. Quant au grand étendard de Mahomet, que son souverain lui a confié pour cette guerre, je l'ai envoyé au saint-père par Talenti. De plus, nous avons de riches tentes, de superbes équipages et mille autres hochets fort beaux et fort riches. Je n'ai pas encore tout vu; mais il n'y a pas de comparaison avec ce que nous avons eu à Choczim. Rien que quatre ou cinq carquois montés de rubis et de saphirs équivalent seuls à quelques milliers de ducats. Vous ne me direz donc pas, mon coeur, comme les femmes tatares à leurs maris, lorsqu'ils reviennent sans butin: *Tu n'es pas un guerrier, puisque tu ne m'as rien rapporté;*

car il n'y a que l'homme qui se met en avant qui peut attraper quelque chose.

„J'ai aussi un cheval du vizir avec tout le harnais. Lui-même a été poursuivi de fort près; mais il a échappé. Son kihag, ou premier lieutenant, a été tué, ainsi que nombre d'autres des principaux officiers. Nos soldats se sont emparés de beaucoup de sabres montés en or. La nuit a mis fin à la poursuite; et d'ailleurs, tout en fuyant, les Turks se défendent avec acharnement. A cet égard, *ils ont fait la plus belle retirade du monde.* Cependant, les janissaires ont été oubliés dans les tranchées, et, la nuit, on les a tous taillés en pièces. Tels étaient l'orgueil et la présomption des Turks, que, tandis qu'une partie de l'armée nous présentait la bataille, une autre donnait l'assaut à la ville. Aussi avaient-ils de quoi fournir à tout cela. Je les estime, sans les Tatars, à 300,000 combattants; d'autres ont compté 300,000 tentes, ce qui composerait un nombre d'hommes au delà de toute proportion connue. Pour moi, je compte à peu près 100,000 tentes; car ils occupaient trois camps immenses. Depuis deux nuits et un jour, s'en empare qui veut; ceux même de la ville sont venus prendre part au butin; je suis sûr qu'ils en ont pour huit jours. Les Turks ont laissé, en fuyant, beaucoup de captifs du pays, surtout des femmes, mais après en avoir massacré tout ce qu'ils ont pu.

Il y a donc, par conséquent, beaucoup de femmes tuées; mais aussi beaucoup ne sont que blessées, et elles peuvent encore se rétablir. J'ai rencontré hier un enfant de trois ans, un charmant petit garçon, à qui un de ces lâches a hideusement fendu la tête par la bouche. Le vizir s'était emparé, dans un des châteaux de l'Empereur, d'une très belle autruche vivante; mais il lui a aussi fait couper la tête, pour qu'elle ne retombât point au pouvoir des chrétiens. Il est impossible de détailler tous les raffinements de luxe que le vizir réunissait dans ses tentes. Il y avait là des bains, de petits jardins avec des jets d'eau, des garennes à lapins, enfin jusqu'à un perroquet à qui nos soldats ont fait la chasse, mais qu'ils n'ont pu saisir.

„Aujourd'hui, je suis allé voir la ville; elle n'aurait pu tenir au delà de cinq jours. Le palais impérial est criblé de boulets; ces immenses bastions, crevassés et à moitié croulés, ont un aspect épouvantable; on dirait de grands quartiers de roc.

„Toutes les troupes ont bien fait leur devoir; elles attribuent à Dieu et à nous la victoire. Au moment où l'ennemi a commencé de plier (et le plus grand choc a eu lieu là où je me trouvais, vis-à-vis le vizir), toute la cavalerie du reste de l'armée s'est portée vers moi à l'aile droite, le centre et l'aile gauche ayant déjà fort peu à faire; j'ai vu alors ac-

courir Monsieur de Bavière, le prince de Waldeck et autres; ils m'embrassaient, ils me baisaient le visage; les généraux me baisaient les mains et les pieds; les soldats, les officiers, à pied et à cheval, s'écriaient: *Ah! unser brave könig!* Tous m'obéissaient encore mieux que les miens.

„Ce n'est que ce matin que j'ai revu le prince de Lorraine et Monsieur de Saxe; nous n'avons pas pu nous rencontrer hier, parce qu'ils étaient à l'extrême gauche; je leur avais donné quelques escadrons de nos hussards, commandés par le maréchal de la cour. Le commandant de la ville, Stahremberg, est aussi venu me voir aujourd'hui. Tout cela m'a embrassé en me donnant le nom de Sauveur. J'ai été dans deux églises où le peuple m'a baisé les mains, les pieds, les habits; d'autres, qui n'y pouvaient toucher que de loin, s'écriaient: „Ah! donnez-nous à baiser vos mains victorieuses!“ Ils avaient l'air de vouloir crier *vivat*; mais ils étaient retenus par la crainte des officiers et autres supérieurs. Cependant un gros du peuple fit entendre une espèce de *vivat*. Je remarquai que les supérieurs le voyaient de mauvais oeil; aussi, après avoir dîné chez le commandant, me hâtai-je de quitter la ville et de revenir au camp. La foule m'a reconduit jusqu'aux portes. Je vois que Stahremberg est en mauvaise intelligence avec le magistrat de la ville. En me recevant,

il ne m'a présenté aucun des employés civils. L'Empereur m'a fait savoir qu'il était à un mille d'ici. . . . Mais voilà le jour qui commence à poindre; il faut que je finisse cette lettre. On ne me laisse plus la faculté d'écrire et de jouir plus longtemps de votre aimable tête-à-tête.

„Nous avons perdu beaucoup des nôtres dans la bataille; nous regrettons surtout deux personnes dont Dupont vous parlera. Parmi les étrangers, le prince de Croy a été tué; son frère est blessé, et ils ont encore perdu quelques autres personnages de marque.

„*Il padre d'Aviano* m'a embrassé un million de fois dans l'effusion de sa joie; il prétend avoir vu pendant la bataille une colombe blanche planer sur nos armées.

„Nous nous mettons en marche, dès aujourd'hui, pour poursuivre l'ennemi en Hongrie. Les électeurs m'ont dit qu'ils m'accompagneraient.

„C'est vraiment une grande bénédiction de Dieu. Honneur et gloire lui en soient rendus à présent et à jamais!

„Dès que le vizir se fut aperçu qu'il ne pouvait plus tenir, il fit appeler ses fils auprès de lui, et se mit à pleurer comme un enfant. Il dit ensuite au kan des Tatars : *Sauve-moi, si tu peux.* Le kan lui répondit : *Nous le connaissons bien, le roi de Pologne; il est impossible de lui résister; songeons plutôt à nous tirer de là.*

„Nous avons des chaleurs si accablantes que nous n'existons plus qu'à force de boire. On vient de découvrir encore une grande quantité de munitions de guerre. Je ne sais vraiment pas ce qui leur sera resté, et avec quoi ils feront la campagne. Je reçois dans ce moment le rapport que l'ennemi a abandonné une quinzaine de petits canons dans sa fuite.

„Je suis au moment de monter à cheval pour marcher en Hongrie, et j'espère, comme je vous l'ai dit en vous quittant, vous revoir à Stryi. Que Wycinski y fasse réparer les cheminées et préparer les appartements.

„Cette lettre est la meilleure gazette, et vous pouvez vous en servir à cette fin, en prévenant que c'est la lettre du roi à la reine.

„Les princes de Bavière et de Saxe sont décidés à me suivre jusqu'au bout du monde. Il nous faudra doubler le pas pendant les deux premiers milles, à cause de l'insupportable infection des cadavres tant d'hommes que de chevaux et de chameaux.

„J'ai écrit au roi de France; je lui ai dit que c'était à lui particulièrement, comme au roi très chrétien, qu'il me convenait de faire mon rapport *de la bataille gagnée et du salut de la chrétienté*.

„L'Empereur est à un mille et demi. Il descend le Danube en chaloupe; mais je m'aperçois qu'il n'a pas grande envie de me voir, peut-être à cause de l'étiquette. Il se

presse d'arriver à Vienne pour faire chanter le *Te Deum*. Voilà pourquoi je lui cède la place. Je suis fort aise d'éviter toutes ces cérémonies; on ne nous a régales que de cela jusqu'à ce jour. *Notre Fanfan est brave au dernier point**).“

Plus tard le roi disait encore:

„ Les Turks ont défendu quelque temps leur camp et les tentes. Au moment où ils les eurent évacués, je fis publier la peine de mort contre tout cavalier qui descendrait de cheval et tout fantassin qui s'écarterait des rangs; nous nous attendions à tout moment à voir revenir l'ennemi sur nous, dès que nous serions disséminés pour le pillage. Bientôt la nuit est survenue; on ne se voyait plus; alors les soldats ont allumés les flambeaux turks, et c'est avec leur secours qu'ils

*) Dans ce jour si glorieux pour la Pologne et son roi, le moindre détail paraît devoir intéresser mes compatriotes. L'historien Kochowski rapporte qu'à la bataille de Vienne, le roi était vêtu d'un habit bleu de ciel, à la polonaise, et qu'il montait un cheval alezan. Il était toujours devancé par un écuyer portant un grand bouclier à armoiries, et par un enseigne qui, pour faire reconnaître au loin la place où était le roi, avait attaché un panache au bout de sa lance. Le prince Jacques (Fanfan) avait un casque sur la tête, une cuirasse sur le devant du corps, et, outre l'épée qu'il tenait à la main, une espèce de sabre court et très large en usage chez les Polonais d'autrefois. Il ne quitta pas son père un moment pendant tout le temps de la bataille.

(Note de M. le comte de Plater, traducteur des Lettres de Jean Sobieski.)

ont commencé à chercher et piller, surtout les officiers et towarzysz, qui avaient des valets à leur suite ou des gens assez déterminés pour ne pas se laisser arracher les tentes une fois qu'ils les avaient occupés . . . Ces valets se sont emparés, la nuit, d'une quantité de belles choses qui se trouvaient dans les tentes du vizir. On avait beau en défendre l'entrée, ils faisaient une ouverture du côté opposé, et emportaient ce qu'ils voulaient. Un petit Kosake, marmiton d'un enseigne, a apporté à son maître pour plus de quatre mille ducats de bijoux. Les Allemands n'ont presque rien eu; car, excepté ceux qui se trouvaient avec moi, aucun d'eux n'est entré ce jour-là dans le camp turk: aussi n'ont-ils ni prisonniers, ni étendards, ni aucun gage de victoire. "

Les Turks n'avaient pas tant détruit et tant emporté, que d'incroyables richesses ne s'offrissent à l'avidité des chefs et des soldats. Trois cents pièces d'artillerie de tout calibre étaient tombées, ainsi que de munitions immenses, au pouvoir des alliés. Parmi les canons beaucoup étaient marqués aux armes des empereurs, quelques-uns aussi portaient le chiffre du roi Sigismond. C'étaient ceux peut-être que Zolkiewski avait laissés sur le champ de carnage du Kobilta.

„Je vous envoie, mon amie, écrivait le roi, la liste des munitions qu'on a prises dans le camp turk et dont nous devons faire le par-

tage*). C'est une chose inconcevable que l'immensité de leurs préparatifs et des trésors qu'ils y ont prodigués. Notez que la moitié avait déjà été gaspillée par notre armée; car on n'a commencé à faire la liste qu'après trois jours de pillage. Jusque-là chacun prenait ce qu'il voulait. On a brûlé trois fois plus de poudre qu'il n'en est resté. Il faut traduire cette liste dans plusieurs langues, et la publier dans les gazettes. *Quant à mon butin, il n'y a pas moyen de tout écrire; mais les choses principales sont: une ceinture de diamants, deux montres de diamants, quatre ou cinq couteaux fort riches; cinq carquois de rubis, de saphirs et de perles fort riches; des couvertures, des tapis et mille autres bagatelles; des fourrures de martres zibelines, les plus belles du monde.* Il y a beaucoup de ceintures en diamants parmi les soldats. Je ne conçois pas ce que les Turks en voulaient faire, car ils n'ont pas l'habitude d'en porter; peut-être voulaient-ils en parer les dames de Vienne qui seraient tombées en leur pouvoir; ce qui est certain, c'est que les

*) Rubinski nous a laissé le tableau du parc d'artillerie, des bagages et des munitions que les Turks abandonnèrent aux vainqueurs dans la journée de Vienne. En voici un extrait:

60 canons de 48 livres.	9,000 chariots de munitions.
60 canons de 24.	125,000 tentes.
150 canons de moindre calib.	5,000,000 livres de poudre.
40 mortiers.	

De Salvandy, Jean Sobieski.

diamants sont beaux, et la monture très riche. On dit que Minczinski cadet en a une fort belle; mais il ne veut pas la montrer, et prétend l'avoir déjà envoyée en Pologne. Nos gens en ont vendu dans Vienne grand nombre et à bas prix, de peur que leurs maîtres ne les leur reprissent. Au moment où la déroute a commencé, le vizir est entré dans sa tente, et a ordonné à sa suite de se saisir de tous les sacs d'argent. Aussi y avait-il des transfuges qui apportaient avec eux jusqu'à deux et trois mille ducats. J'ai une cassette d'or massif dans laquelle sont enfermées trois feuilles d'or de l'épaisseur d'un parchemin. Ces feuilles sont couvertes de figures qui ont l'air d'être cabalistiques. C'est dans cette cassette que je garde l'image de la sainte Vierge dont vous m'avez fait présent. Quant au grand trésor, il est impossible d'apprendre ce qu'il est devenu; je suis arrivé le premier dans les tentes du vizir, et je n'ai vu personne s'en emparer. Il faut ou qu'il ait été distribué aux troupes, ou qu'on ne nous l'ait pas encore amené, ou qu'il ait été envoyé sur les derrières avant la bataille."

CHAPITRE X.

Conclusion.

Vienne passa tout à coup de l'extrême disette à l'extrême abondance. Malgré la désol-

lation et l'incendie de toute la contrée, les vivres étaient en profusion dans le camp turk. Les soldats vendaient un boeuf pour quelques thalers. Un chameau valait quatre florins. Les assiégés se précipitèrent hors des murs pour prendre leur part du butin. Ils jouirent à la fois des plaisirs de la délivrance et des profits de la victoire.

Colonitz sortit aussi des murailles pour venir revendiquer son lot. Les Turks avaient laissé derrière eux, à côté des cadavres des femmes, beaucoup de leurs enfants qu'ils n'avaient pu entraîner dans leur fuite, et qu'ils n'avaient pas eu le courage d'égorger. Le prélat accourut pour recueillir ces orphelins de l'infidèle. Il s'en trouva plus de six cents, et cet autre Vincent de Paule leur servit de père à tous. Il leur donna du pain et de l'instruction, se trouvant assez payé de ses sacrifices, puisqu'il les gagnait à la foi.

Le monde sembla tout entier avoir sa part de ces dépouilles et de cette victoire. La nouvelle des grands événements qui venaient de fixer les destinées de l'Occident volait de contrée en contrée, et partout l'accueillait l'enthousiasme des peuples. États protestants, états catholiques, tous célébrèrent sur les places publiques, dans les palais, dans les temples, la victoire de Jean Sobieski. A Mayence comme à Venise, en Angleterre comme en Espagne, toutes les chaires retentissaient de

ce grand nom. C'était à qui porterait le plus haut l'homme envoyé de Dieu, et les miracles descendus d'en haut. A Rome, les fêtes durèrent un mois entier. Au premier bruit de la victoire, Innocent XI tomba à genoux, aux pieds d'un crucifix, en fondant en larmes. Des illuminations magnifiques firent du dôme que Michel-Ange a bâti un temple de feu suspendu dans les airs. Quand Talenti arriva, portant l'étendard qui devait être placé à cette voûte près de celui de Choczim, ce fut, comme en Carniole, comme à Venise, comme dans toute l'Italie, un triomphe, une ivresse populaires. On eût dit le Tibre revenu aux jours des triomphes opimes. Mais les enfants du peuple-roi n'ont point de Capitole; ils se bornèrent à promener le signe de l'islamisme, pendant des mois entiers, de couvents en couvents. Dans toute l'Europe, il en courut des images avec de grossières traductions de ses devises arabes. Longtemps les gazettes ne furent pleines que de son histoire. La reine Christine, âgée de 57 ans alors, alla complimenter Innocent XI sur la possession de ce trophée. Elle écrivit à Jean ses félicitations et ses louanges. Tous les princes, tous les rois l'imitèrent. Jean avait vaincu pour toutes les nations civilisées. Le monde lui décerna d'une commune voix le titre de libérateur de la chrétienté.

La lettre de la reine de Suède mérite à plus d'un titre d'être conservée. En la lisant avec attention, on y reconnaîtra partout une égale application à flatter le roi de Pologne et à désespérer Louis XIV :

„C'est un grand et digne spectacle que celui qui a été donné au monde par Votre Majesté dans cette mémorable et glorieuse journée, pour laquelle le Saint-Siége et l'univers tout entier vous doivent tant, que c'est une obligation personnelle pour tout chrétien d'applaudir à votre gloire et de témoigner sa joie. Dans cet heureux jour, Votre Majesté s'est montrée digne non seulement de la couronne de Pologne, *mais de celle de l'univers. L'empire du monde vous serait dû, si le ciel l'eût réservé à un seul potentat.* J'ose dire que personne ne met à plus haut prix que moi votre gloire, vos travaux, votre dévouement, votre victoire sur les maîtres de l'Asie, et je m'en fais gloire; c'est que personne n'a mieux connu les dangers que nous avons courus, mieux jugé la ruine et l'extermination dont cette formidable puissance nous menaçait. *C'est à Votre Majesté, après Dieu, que désormais tous les autres rois doivent la conservation de leurs royaumes.* Moi, qui ne possède plus de royaume, je me reconnais redevable à vos exploits de ma vie, de ma liberté, de mon repos, ce bien que j'estime au dessus de tous les empires de la terre. Je

dois pourtant avouer mes torts envers *un si grand roi* que l'est Votre Majesté. Je suis tourmentée de la passion de l'envie, *mal d'autant moins tolérable qu'il m'est plus nouveau. Je n'ai envié jusqu'à ce jour aucun de mes contemporains.* Votre Majesté seule m'est un objet d'envie, m'apprend que je suis sujette à ce sentiment, dont je me croyais entièrement incapable. Au reste, ce que j'envie à Votre Majesté, ce n'est ni sa couronne ni ses trophées : ce sont ses privations et ses dangers ; c'est le titre de libérateur de la chrétienté ; c'est la satisfaction et la gloire d'avoir, on peut le dire, *donné la vie et la liberté à vos amis et à vos ennemis*, car c'est là ce que vous avez fait. Puisse Dieu, seul digne prix des actions héroïques, vous tenir compte de vos travaux dans ce monde et dans l'éternité ! il n'y a que lui qui puisse dignement vous récompenser. "

Eigennamen nebst Erläuterungen.

NB. Die verschiedene Schreibweise der fremden Eigennamen in der *Vie* und bei Salvandy selbst darf nicht auffallen, da die *Vie* von einem andern Verfasser herrührt.

A.

Aetius 69. — Agamemnon, der Heerführer, Aiax, nächst Achilles der tapferste der Griechen vor Troja 85. — Les Albanais, die Albanesen, Bewohner von Albanien (europ. Türkei, Westküste). — Alep, Halep, Aleppo, St. in Syrien, östl. von Antiochien. — Alexandre (83), der Gr., Kg. von Macedonien 336—323 vor Chr. — Alexandrie, Hafenst. in Aegypten. — Alphonse VI, Kg. von Portugal seit 1656, anfangs unter der Vormundschaft seiner Mutter, wurde „wegen seiner Unfähigkeit zu regieren“ durch eine Revolution von seinem Bruder Don Pedro zur Abdankung gezwungen, 1667 nach der Insel Terceira verbannt, gest. 1683. — Andrinople, Adrianopel. — Angleterre, England. — Anhalt, Anton Günther, Fürst von, geb. 1653, gest. 1714, nahm Theil an der Belagerung von Philippsburg, Grave, Oudenarde, am Türkenkriege und war zuletzt General in preuss. Diensten. — Apaffi oder Abaffi, Michel, Fürst von Siebenbürgen (unter türk. Oberhoheit bis 1687), gest. 1690. — Archipel oder ägäisches Meer. — Aremberg, herzogl. Geschlecht (Rheinland, Belgien etc.) 38.

— Le Marq. d'Arquien 59. — Assuérus 91.
 — Athènes, Athen. — Auguste, röm. Kaiser
 30 vor bis 14 nach Chr. — Les Augustins,
 Augustiner, Klosterorden. — Austerlitz (65) in
 Mähren; Napoleons Sieg über die Oestreicher und
 Russen 2. Dec. 1805. — Autriche, Oestreich. —
 D'Aviano 87. — D'Avrigny, Hyacinthe Bo-
 billard, Jesuit, Geschichtschr., geb. 1675 zu Caen,
 gest. 1719 zu Alençon. Werke: *Mémoires sur
 l'histoire universelle de l'Europe*, 5 vol. u. a.

B.

Bade, Baden. Ludwig Wilhelm v. B., geb.
 1655, diente zuerst unter Montecuculi, besiegte
 die Türken 1689 bei Nyssa, 1691 bei Salankemen;
 zeichnete sich gleichfalls in den nachfolgenden
 Kriegen gegen Frankreich aus, gest. 1707. — Le
 Balkan, Gb. (europ. Türkei). — La Baltique,
 Ostsee. — Bar, St. im jetzt. russ. Gouv. Podolien.
 — Barberini, florent. Familie, woraus Papst
 Urban VIII (1623), und die Cardinale Antonio
 und Francesco B., seine Neffen. — Bareith 85.
 — Bavière, Bayern; Churfürst Maximilian
 Emmanuel, geb. 1662, vermählt mit Marie An-
 toinette, Kaiser Leopolds Tochter, 1691 Statt-
 halter der Niederlande, Partei im span Erbfolge-
 kriege, gest. 1726. — Beauvau, Henri, marquis
 de, Gouverneur des Herzogs Carl V von Loth-
 ringen, hinterliess Memoiren (Cöln 1690). — Be-
 glier-bey = „gouverneur d'une province.“ —
 Belgrade, türk. Festung an der Donau —
 Belzunce (62), Bisch. von Marseille, gest. 1755,
 ragte durch aufopfernde Menschenliebe während
 der Pest zu Mars. hervor, verherrlicht durch
 Millevoye's Gedicht: *Belzunce ou la peste de Mar-
 seille*. — Bérétesck 9, Berestetschko, in Vol-
 hynien. — Bogh, Fluss Bog (Bug) im heutigen
 Podolien und Cherson, ein andrer gl. N. (Bug)

Nebenfluss der Weichsel. — Bohême, Böhmen. — Boudchaz, Buczacz, St. in Galizien. — Braklaw in Podolien, am Bog. — Brandenburg, Friedrich Wilhelm, der grosse Churfürst von Br., geb. 1620, gest. 1688. — Brzescie, Brzesc. am Bug, im russ. Gouv. Grodno. Ein anderes in Cujawien (linkes Weichselufer). — Bude, *Buda* = *Ofen* in Ungarn. — Budiani 37. — Byzance, *Byzantium*.

C.

Cahlemberg, der *Kahlenberg* bei Wien 19. — Candie = *Creta*; auch Name der Hauptst., welche nach dreizehnjähriger Belagerung 1669 vom türk. Grossvezir Kiuperli genommen wurde. — Cantacuzène, Sirvan oder Serban, Hospodar der Wallachei, vergiftet 1684. — Cantemir, Demetrius, Hospodar der Moldau, geb. 1675, gest. 1723, Vf. mehrer Geschichtswerke: Geschichte des Wachstums und Verfalls der ottomanischen Herrschaft (latein.); System der muhamedan. Religion (russisch); Geschichte von Dacien (moldauisch) u. a. Vgl. p. 101. — Capitan-pacha, Kapudan-Pascha = Grossadmiral. — Capitole, *Capitolium* 49. — Capliers 47. — Capoue, *Capua* in Campanien, wo Hannibals Armee verweichlichte; s. p. 54. — Caprara, Albert Graf von, kais.-östr. General, zweimal ausserordentl. östr. Gesandter bei der Pforte, gest. 1701. — Caraffa 85. — Carignan, St. in Piemont, wovon die jüngere Linie des Hauses Savoyen, Savoyen-Carignan, den Namen hat; das Haus Carignan-Soissons entstanden durch die eheliche Verbindung von Thomas Franz von Savoyen mit Marie von Bourbon-Soissons; aus dieser Ehe stammt Eugen Moritz von Savoyen, Graf von Soissons („Prinz Eugen“). — Carlowitz, St. in der Militairgränze, Friede 26. Jan. 1699, in welchem Oestreich Ungarn, Siebenbürgen

und Slavonien zuerkannt wird, Polen Kaminieck wieder erhält u. s. w. — Carniole (116), Krain. — Les Carpathes, die Karpathen. — Casimir V (= Johann II Casimir) Kg. v. Polen 1648—68, wo er abdankte; gest. 1672 als Abt von St. Germain des Prés und St. Martin zu Nevers; mit ihm erlosch das Haus der Jagellonen, unter ihm war das freie *Veto* eingeführt worden. — Les Cercles. Kaiser Maximilian I theilte Deutschland im J. 1500 in 10 Kreise. — Charles Gustave, Kg. von Schweden (= Carl X) 1654—1660. führte siegreiche Kriege gegen Polen, Dänemark. — Charles XII, Kg. v. Schweden 1697 bis 1718, „der nordische Held“; bekannt ist die Lebensbeschreibung von Voltaire. — Charlemagne, geb. 742, gest. 814. — Charles-Quint, Carl V, deutscher Kaiser 1519—58. — Choczim, feste St. am Dnjester (auch Chotschym, Chotyń). — Christine, Königin v. Schweden, Tochter Gustav Adolph's, dankte ab 1654, und lebte fortan, der kath. Religion wieder zugewandt, zu Rom, gest. 1689 — Cinq-Églises, Fünfkirchen, St. in Ungarn. Desgl. gräfl. Geschlecht 47. — Colalte oder Collalto 47. — Colonitz 47. — Comorn, feste St. auf der südöstl. Spitze der Insel Schütt (Ungarn). — Condé (Louis H de Bourbon, prince de), geb. 1621, gest. 1686, wegen seiner Kriegsthaten *le Grand* genannt. — Conti (Louis Armand, prince de), Neffe von Condé, geb. 1661, machte den Türkenkrieg mit, gest. 1685 an den Blattern. Sein Bruder François Louis de Bourbon, prince de Conti, geb. 1664, zeichnete sich 1684 bei der Belagerung von Luxemburg aus, im folgenden J in Ungarn, dann bei Fleurus, Neerwinden etc., gest. 1709. — Coyer, Gabr-Franç., geb. 1707, gest. 1782, Vf. einer *Histoire de Jean Sobieski*. — Cracovie, Krakau — Crimée. Krim. — Croy, herzogl. Geschlecht, in Frankr.,

den Niederlanden und Westfalen begütert. Duc Charles Eugène de Croy 48. — Cujavie, Kujawien, Landstrich am linken Weichselufer mit den Städten Brzesc und Inowrazlaw. — Czarneski 9. — Czentochowa, Czenstochau, St. im Kgr. Polen (Woiwodschaft Kalisch) mit einem grossen und festen Paulinerkloster.

D.

Daleyrac 87. — Darius I, persischer König 521—485 vor Chr. — Douglas 10. — Dniester, Dnjestr, Fl. 30. — Ducas, Fürst der Moldau 46 — Duclos, Charles Pineau, frz Historiker (1704—1772), verfasste *Histoire de Louis XI, Mémoires secrets des règnes de Louis XIV et de Louis XV* u. a. — Dupont, in Diensten Sobieski's 109 u. ö.

E.

Écossais, Schotten (église des Écossais 49); Benedictiner aus Schottland gründeten unter Abt Sanctinus 1158 ein Kloster zu Wien (Schotten-Abtei), welches von Heinrich Jasomirgott und seinen Nachfolgern reichlichst ausgestattet wurde. — Egée, das ägäische Meer. — Eisenach, ehemals ein Fürstenth. 85. — Eléonore, Schwester Kaisers Leopold, zuerst Gattin von Michael Wisniowicki, Königs von Polen 1669—1673; seit 1678 Gattin Herzogs Carl V von Lothringen. — Espagne, Spanien. — Essek, Hauptstadt von Slavonien, an der Drau 35. — Essling, Esslingen, Dorf unweit Wien 49. — Esterhazy, Paul, ungar. Magnat 37. — Eugène de Savoie (vgl. Carignan), Prinz Eugen, der bekannte östr. Feldherr, geb. 1663, gest. 1736. — Euphrate 28.

F.

Favorite, la, ehemals kais. Lustschloss, jetzt thesesianische Academie zu Wien 45. — Ferdinand III, deutscher Kaiser 1637—57. — Forbin-Jansen 47. — France, Frankreich. — Frankonie, Franken (nördl. Bayern). — Frédéric-Guillaume s. Brandenburg.

G.

Galembe 14. — Galga, Sohn von Sélim-Ghéray. — Ghéray 15. — Glewitz, Gleiwitz in Schlesien, Reg.-B. Oppeln. — Godard s. Saint-Godard 50. — Gondola 85. — Gonzague, Gonzaga, Schloss in der Lombardei (Mantua); daher das fürstl. Geschlecht, das seit 1432 die Markgrafen, seit 1530 die Herzoge von Mantua abgab. — Les Grecs 28. — Grinzing, Dorf bei Wien 87. — Grodeck 15, St. in Podolien.

H.

Habsburg, Stammschloss des ursprünglich gräfl., später kaiserl. östr. Geschlechts der Habsburger, in der Schweiz beim Zusammenfluss von Reuss und Aar. — Hanovre, Hannover 85. — Heilbrunn (65), Heiligenstadt (90), unbedeutende Ortschaften auf dem Marsche Sobieski's. — Hesse-Cassel 85. — Hohenzollern 85. — Hollande 35. — Holstein 85. — Hongrie, Ungarn, les Hongrois. — Hospodar = „prince vassal du Grand-Turk“. — D'Humières, Louis de Crevant, franz. Marschall, gest. 1694, zeichnete sich besonders in den Kriegen in den Niederlanden aus.

J. I.

Iablonowski, poln. General, 1682 Grosshetmann der Krone, gest. 1702, zeichnete sich in den verschiedenen Kriegen der Polen aus. — Javarin 34. — Jérusalem 86. — Ibrahim-pacha 79. — Innocent XI, Papst Innocenz XI (Odescalchi) 1676—89. — Inspruck 40. — Italie.

K.

Kahleberg, bei Wien 41. — Kalnick 14. — Kalusse, Kalucz, Stadt in Galizien, am Stry. — Kaminieck, Kaminiec, Festung in Podolien (s. ob. Carlowitz). — Kantimir (35) = Cantemir (s. ob.). — Kara-Mustapha, Grossvezir Muhameds IV, geb. 1634, für seinen unglückl. Feldzug gegen Wien getödtet 26 Dec. 1683. — Kilmansseg, Kielmannsegge, gräfl. Geschlecht (in Hannover, Oestreich) 47. — Kio-perli oder Koprogli: Koproli der ältere *Mehemed*, gest. 1661, Grossvezier, ebenso sein Sohn, *Fazil-Achmet*, gest. 1675; derselbe entfaltetete grosse militair. Talente in den ungar., candischen und poln. Kriegen, eroberte 1668 Candia, 1672 Kaminiec in Podolien, verlor aber gegen Montecuculi die Schlacht bei St. Gotthard in Ungarn, und bei Choczim gegen Sobieski 1673; dessen Sohn *Mustapha*, Grossvezier 1689, und Enkel *Niuhman*, 1710 Grossvezier. — Klosterneuburg, 2 St. oberhalb Wien an der Donau. — Kochowski 111. — Kobilta 112. — Komarne, St. in Galizien (Kreis Sambor), Komarno. — Kontski 93. — Koribut (17); s. Wicnowiecki. — Les Kosakes 34. — Krakowie = Cracovie 30. — Krems, St. an der Donau, etliche Meilen oberhalb Wiens. — Les Kurdes, räuberisches Nomadenvolk in Armenien.

L.

Lacroix, Secretair bei der Gesandtschaft zu Constantinopel von 1670—80; verfasste *Mémoires concernant diverses relations très curieuses de l'empire ottoman; Guerres des Turcs avec la Pologne, la Moscovie et la Hongrie* (1689); *État général de l'empire ottoman depuis sa fondation jusqu'à présent* (1695); *la Turquie chrétienne* (1695). — Lawenbourg, Saxe-Lawenbourg, Lauenburg, seit 1816 dänisch, Herzogthum an der nördl. Elbe. — Légion fulminante (41): zu einer Zeit grosser Dürre hatte zwischen Quaden und Marcomannen einerseits und den Römern unter Marc Aurel andererseits eine heftige Schlacht statt. Jene zogen den Kampf absichtlich in die Länge, in der Hoffnung, die Römer würden dem Durste und der Hitze erliegen. In seiner Noth wandte sich der röm. Kaiser auf den Rath verständiger Männer an die Legion aus Melitene (Landsch. in Armenien), welche aus Christen bestand, mit der Aufforderung, sie sollten zu ihrem Gotte um Hülfe flehen. Diese thaten es und sofort entstand ein Gewitter, welches die Römer mit Regen erquickte, die Feinde aber durch furchtbare Blitzstrahlen in Verwirrung brachte. Zum Andenken führte fortan diese Legion den Namen *Legio fulminatrix* oder *fulminea*. (Vgl. Tertullian Apol. 5, ad Scap. 4; Euseb. V, 5; Gregor v. Nyssa or 11 in mart.; Orosius VII, 15; Xiphilinus Epit. zu Dio Cass. 61; Julius Capitolin. in vita Marc. Anton. 24 u. a.) — Lemasson 93. — Lemberg, Hauptst. des jetzigen Galizien; Léopol (105) oder Léopold dasselbe. — Léopold I, deutscher Kaiser 1658—1705. — Léopoldstadt, Vorst. von Wien. — Leslé, comte de 86. — Lintz, Linz, Hauptst. von Oestreich ob der Ens an der Donau. — Litvanie, Li-

thauen, früher ein poln. Grossherzogthum zwischen Preussen und dem alten Russland 52; die Einw. les *Litvaniens* oder *Lithuaniens* 16. — Lobau, Insel in der Donau zwischen Wien und Pressburg. — Lorraine, Lothringen; Herz. Carl V von Lothr., geb. 1643, gest. 1690, kaiserl. Feldherr. Sein Herzogthum, welches unter Carl IV Frankreich an sich gerissen hatte, wurde ihm erst im Frieden von Nimwegen (1679), mit Ausnahme von Nancy, wieder zugesprochen; aber erst sein Sohn Leopold Jos. Carl erhielt 1697 im Frieden von Ryswick das Land wirklich zurück. Carl V zeichnete sich aus in der Schlacht von St. Gotthard, von Senef etc. — Louis XIV, franz. Kg. 1643—1715. — Louvois, Franç.-Michel-Letellier, Marquis, geb. 1641, gest. 1691, Kriegsminister Ludwigs XIV. — Lowiez, Lowicz, St. im heutigen Kgr. Polen, westl. von Warschau. — Lubomirski, Stanisl. Heraclius, Gross-Marschall von Polen, geb. 1640, gest. 1702.

M.

Mahomet II, türk. Kaiser 1451—81, nahm Constantinopel ein, drang in Ungarn vor, wurde aber von Hunyad aufgehalten, eroberte Albanien, Serbien, Griechenland, die meisten Inseln des Archipels. — Mahomet IV, türk. Kaiser 1648—91. — Maligny 94. — les mameluks = „milice à cheval en Égypte, formée d'esclaves affranchis“. — Marc.-Aurèle, *Marcus Aurelius*, röm. Ksr. 161—180 nach Chr., führte 166—180 einen grossen Krieg mit den Marcomannen (Marcomans). Vgl. p. 41 und légion fulminante. — Marie-Thérèse d'Autriche, Tochter Philipp's IV von Spanien, geb. 1638 zu Madrid, Gattin von Louis XIV, gest. 1683. — Mauro-Cordato, Alexandre, gegen 1636 auf Chios geb., erster Dollmetscher der Pforte, später 1688 türk. Gesandter zu

Wien, 1699 türk. Bevollmächtigter beim Friedensabschlusse zu Carlowitz, der erste Christ, der so hohe Posten in der Türkei bekleidete. — Matczynski 94. — Mayence, Mainz 115. — Mazarin (Jul.), Cardinal, Minister während Ludwigs XIV Minderjährigkeit, geb. 1602 zu Rom, gest. 1661. — Mellini 38. — Michel-Ange, Michel-Angelo (gest. 17. Febr. 1563 oder 64), der grosse Maler, Bildhauer, Baukünstler, Dichter, Erbauer der St. Peterskirche. — Milan, Mailand. — Minczinski 114. — Modrzewski 91. — Moldavie, Moldau. — Moelk, Melk, Marktfl. an der Donau mit einer berühmten (befestigten) Benedictiner-Abtei. — Montbrun 28. — Montchatz, Munkatsch, Marktfl. an der Latorza, in Oberungarn (diesseits der Theiss) mit einer Felsenfeste, die eigentlich aus drei übereinander liegenden Schlössern besteht; Waffenplatz Tökeiy's. — Moravie, Mähren. — Moscou, Moskau; les Moscovites. — Munster, Baron de 85. — Muphti = „Grand-prêtre des Turcs.“

N.

Nadasti, Franz von, Graf Forgatsch, war einer der ersten Theilnehmer an der Verbindung ungar. Magnaten, welche sich gegen d. J. 1666 bildete, um vom Kaiser Leopold I die Anerkennung ihrer alten Privilegien und die Zusammenberufung eines ungar. Landtags zu erwirken. Man beschuldigt ihn sogar (doch ist seine Schuld nicht erwiesen), einen Anschlag auf das Leben des Kaisers gemacht zu haben. Er wurde im J. 1671 gefangen genommen, nach Wien abgeführt und als Hochverräther hingerichtet. — Naples, Neapel. — Néhausel, Neuhäusel, an der Neitra in Ungarn, nördl. von Comorn. — Neubourg, früher reichsunmittelbares Fürstenth. an der Do-

nau (bayerisches Schwaben). — Neuhaus, an der Donau, zwischen Passau und Linz. — Neustadt, Wiener-Neust., an der Südbahn. — Niester = Dniester 14 — Nil 28 — Nimirow, St. in Podolien. — Nouradin 15.

O.

Obizzi 47. — Olesko 7, Flecken und Schloss in Galizien (Kreis Zloczow), wo Joh. Sobieski geboren wurde. — Oliva, ehemals Abtei bei Danzig. Frieden zwischen Schweden und Polen, 23. Apr. 1660, in welchem Schweden Nordliefland und Esthland erhielt — Olmütz, Olmütz in Mahren. — Orléans, St. an der Loire. — Les Ottomans, Osmanen = Türken, eigentlich ein oghusisch-türkischer Stamm, seit dem 13. Jahrh. in der Geschichte auftretend.

P.

Paç, lithauisch-poln. Adelsfamilie, von den Pazzi's zu Florenz stammend und im 15 Jahrh. nach Lithauen ausgewandert. General Paç 16 — Parkani, St. in Ungarn 21. — Passau 39 — Pays-Bas, die Niederlande. — Pedro, Don: s. Alphonse VI. — Péloponèse, *Peloponnesus*. — Petzelsdorf, Dorf bei Wien. — Pielawiec 7. — Philisbourg, Philippsburg (Grossherzogthum Baden), ehemals Reichsfestung, durch Carl von Lothringen den Franzosen wieder abgenommen 17. Sept 1675. — Pilcza, Pilica, Nebenfluss der Weichsel. — Plater 111 — Podahieck (12) = Podhaïce 79, Podhayce, Flecken in Galizien (Kreis Brzezany). — Podolie, Podolien, ehemals eine Woywodschaft von Kleinpolen (westl. Russland). — Portugal 56 — Potoçki, angesehene poln. Familie 12 — Prague, Prag. — Prater, Belustigungspark mit
De Salvandy, Jean Sobieski. 9

Spaziergängen, Wiesen etc. bei Wien. — Presbourg, Pressburg. — Prusse, Preussen.

Q.

Quades, german. Volksstamm im jetzigen Mähren.

R.

Raab, St. beim Einmünden der Raab in die Donau (Ungarn). — Raabwitz 37. — Radwight 47. — Radziwill, fürstl. Geschlecht in Polen 11. — Ragotski, Namen verschiedener Fürsten von Siebenbürgen; die bekanntesten sind: Georg I, gest. 1648, Georg II reg. von 1648–60, Franz Leopold, geb. 1676, gest. 1735. — Ratisbonne, Regensburg, von 1663–1806 (mit geringen Unterbrechungen) Sitz des deutschen Reichstages. — Rottenhoff 44. — Rubinski 113.

S

Saique = „navire du Levant“ 29. — Saint-Godard, St.-Gothard, Markfl. in Ungarn, wo 1664 Montecuculi die Türken besiegte. — Saint-Poelten, Sanct-Pölten (= *St. Hippolytus*), Stadt zwischen Linz und Wien. — Saibourg 47. — Salm, gräfl., später fürstl. Geschlecht (Obersalm in Wasgau, Niedersalm in den Ardennen), in Frankr., den Niederlanden, am Rhein, in Westfalen etc. begütert 84. — Sandomir an der Weichsel (Russland), St. und Woywodschaft. — Sanus, San, Nebenfl. der Weichsel 10. — Sapiéha, lithauisches Fürstengeschlecht, besonders unter Sobieski mächtig und angesehen. Casimir S. wurde Grosshetmann von Lithauen, Woywode von Wilna. — Savoie, Savoyen. — Saxe, Sachsen. Der damalige Churfürst von Sachsen

war Joh. Georg III 1680—91. — Schewits 15. — Schoenbrunn, kaiserliches Lustschloss bei Wien. — Schutt, Insel Schütt, unterhalb Pressburg. — Schwartzemberg, Sckwarzenberg, freihrl., seit 1599 gräfl., seit 1670 fürstl. Geschlecht (le palais Schw. in Wien). — Sélim-Ghérai oder Giéray, Khan 15ff. — Senef, in Belgien, Sieg Condé's 1674 im holländ. Kriege. — Sepeville 39. — Sévigné, Mad. de, gest. 1696, berühmte franz. Schriftstellerin, besonders im Briefstile ausgezeichnet 103. — Sigismond, Sigismund III, Kg. von Polen 1587—1632. — Silésie, Schlesien. — Silistrie, Silistria, türk. Festung an der Donau (Provinz Bulgarien). — Slawes, Slaves, die Slaven — Smyrne, Smyrna, an der kleinasiatischen Küste. — Soissons, St. an der Aisne (Dép. de l'Aisne, Isle de France). Die Grafsch. Soissons (38) gelangte im 15. Jh. durch Heirath an das Haus Bourbon. Vgl. Carignan. — Soliman II, geb. 1496, türk. Sultan 1520—1566, belagerte 1529 Wien vergeblich — Soliman-pacha 23 — Souches 47. — les spahis = „cavaliers turcs“. — Spartiate, Spartanerin 8 — Spina 44. — Spinola, Maurice 81. — Stahremberg, Starhemberg. Guido Graf. geb. 1657, gest. 1737, kaiserl. Feldmarschall. zeichnete sich bei der Belagerung Wiens aus. sowie nachmals in den Türkenkriegen, im span. Erbfolgekriege, in Italien und Spanien. — Stry oder Stryi, St. und Fluss im Kgr. Galizien. — Styrie, Steyermark. — Strigonie, Strigonium = Graß, St. in Ungarn 21. — Suède, Schweden.

T.

Talenti 103 — Tarnapol, Tarnopol, St. am S. u. O. im Kgr. Galizien. — Tarnowitz, St. in Oberschlesien (Kgr. B. Oppeln). — les Tatares

(28ff) oder Tartares (9). die Tartaren, mongolischer Volksstamm. — Tékéli, Tökely, Emmerich Graf von, geb. 1656, wurde von den aufständischen Ungarn zum Oberfeldherrn im Kriege gegen Oestreich ernannt; er eroberte verschiedene Festungen, schlug die Oestreicher sechsmal, drang bis Mähren vor und bedrohte Oestreich selbst; 1682 begab er sich in den Schutz Mohammeds IV, wurde von diesem zum Könige von Ungarn ernannt und liess sich noch in demselben Jahre in dem eroberten Kaschau huldigen. Nach dem Feldzuge gegen Wien 1683, den T. als Vasall des Sultans mitmachte, wandte sich das bisherige Glück seiner Waffen; er verlor mehre Treffen, musste fliehen, rief die Türken zu Hülfe, ward aber von dem Pascha von Wardein gefangen genommen und an den Sultan geschickt, während sich die Oestreicher Ungarn unterwarfen. Zwar wurde er wieder freigelassen, vermochte aber den frühern Einfluss in Ungarn nicht wieder zu gewinnen. Nach manchen weitem Wechselfällen und Thaten starb er 1705 zu Nicomedien in Asien. — Thessalonique, Thessalonich, Salonichi, Hauptst. von Macedonien. — Tibère, *Tiberius*, Stiefsohn des Kaisers Augustus, unterwarf mit Drusus die Rhätier und Vindelicier 16–15 vor Chr., unterdrückte den Aufstand der Pannonier 12–11 vor Chr. und einen abermaligen Aufstand der Pannonier und Dalmatier 8–9 nach Chr. mit Germanicus etc.; röm. Kaiser 14–37 nach Chr. S. 41. — Tilgrotin 21. — Transylvanie, Siebenbürgen: les Transylvains 91. — Trautmannsdorf, Trauttmannsdorff, altes östr. Adelsgeschlecht aus Steiermark, von denen eine Linie jetzt eine fürstliche ist, die andern Linien gräflich sind 47. — Tuln, Tulln, St. an der Donau. 5½ St. oberhalb Wiens. — Turenne, Henri Latour d’Auvergne, vicomte de, der grosse franz. Feld-

herr, geb. 1611, gefallen 1675 bei Sasbach in Baden. — le Tyrol.

U.

Ukraine, ehemem die östlichsten poln. Gegenden (Kiew etc.) zu beiden Seiten des Dniepr. — Uléma oder Ouléma: „corps de lettrés turcs, divisés en trois classes: 1) les imans *ou* ministres du culte; 2) les mouphtis *ou* docteurs de la loi; 3) les cadis *ou* juges.“

V.

Valachie, Walachei 23. — Vanet 36. — Varsovie, Warschau. — Vatican, päpstl. Palast auf dem vaticanischen Hügel. — Venise, Venedig. — Verjus, Louis de, comte de Crécy, geb. 1629, seit 1679 franz. Bevollmächtigter beim Reichstage zu Regensburg, beim Friedensabschlusse zu Ryswick 1697 etc., gest. 1709. — Versailles 51. — Villanow, Willanow, Schloss, eine Meile von Warschau. — Vincent de Paule, h. Vincenz v. Paula, gest. 1660, stiftete den Orden der Lazaristen, 1634 den der barmherzigen Schwestern. — Vistule, Weichsel. — Voltaire, Franç. Marie Arouet de, der bekannte und berühmte franz. Schriftsteller, geb. 1694, gest. 1778. — Vota 23.

W.

Wagram, Dorf unweit Wiens, Sieg Napoleons 1809. — Walachie = Valachie 31. — Waldeck, vordem gräfl., seit 1682 fürstl. Haus, Georg Friedr., Fürst v. W., geb. 1620, kaiserl. Feldmarschall, später holländischer General, gest. 1692 (S. 56). — Walter 47. — Les Wendes,

ein Zweig der Slawen im nördl. und östl. Deutschland. — Wenersberg 89 (Wienerwald). — Wicnowiecki, Michel Koribut, König Michael von Polen 1669—1673. — Wielizca, Wieliczka, St. im jetzigen Kgr. Galizien mit unerschöpflichen Salzbergwerken. — Wien, Wien-Flüsschen 41. — Willanow = Villanow 52. — Wolhynie, Volhynien, ehemals poln. Woywodschaft (Westrussland). — Wurtemberg 47. — Wycinski 110.

X.

Xerxes, Kg. von Persien 485—465 vor Chr. (S. 46.)

Y.

Yassy, Jassy oder Jasch, Hauptst. der Moldau.

Z.

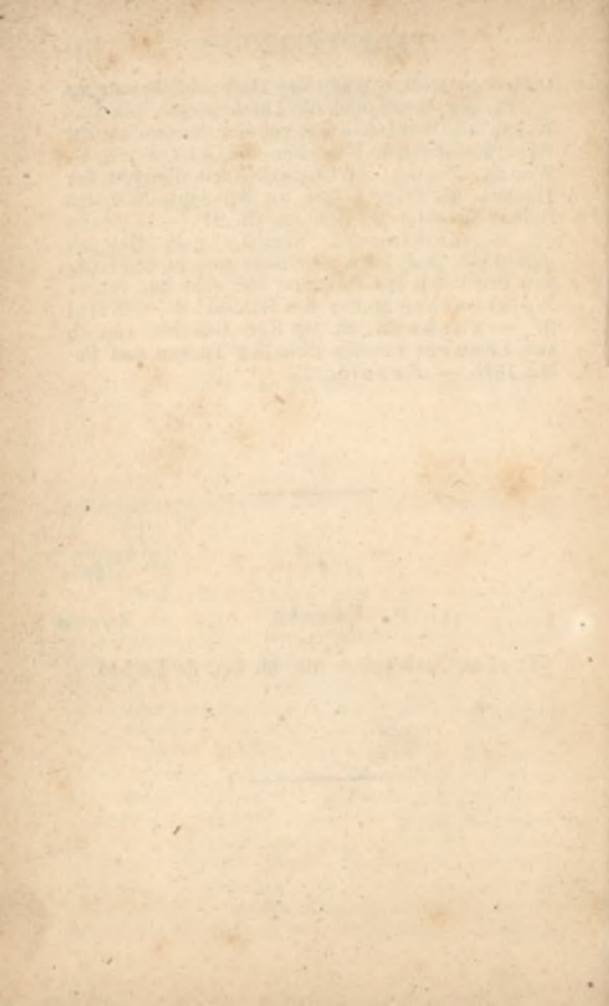
Zaluski, Jos. Andr., geb. 1701, gest. 1774, Bischof von Kiew, Verfasser verschiedener Werke über Bibliographie, Gesetzkunde und Geschichte: *Specimen historiae Poloniae criticae* etc. — Zamoski, Zamosk, sehr starke Festung im Südosten des jetzigen Kgr. Polen, 1590 vom poln. Krongrossfeldherrn und Grosskanzler Joh. Zamoiski erbaut. — Les Zaporogucs, die Saporoger (= die jenseits der Wasserfälle (*Porogi*) des Dniepr wohnenden), gehörten zu den kleinrussischen Kosacken, waren in früheren Zeiten am Dniepr angesiedelt worden, um die (damals polnische) Ukraine gegen die Tartaren zu vertheidigen. Später breiteten sie sich bis zum Bug und Dniestr aus. Im Anfange des 17. Jahrh. gründeten sie einen eigenen Kriegerstaat; Kaiserin

Catharina II wies ihnen die Halbinsel Taman am azow'schen Meere und die Länderstriche bis zum Kuban als Wohnsitze an; seitdem heissen sie die tschernomorischen Kosacken. — Zborow 9. — Zenta, Zentha, in Ungarn (Kreis diesseits der Donau), wo Prinz Eugen am 11. Sept. 1697 den Sultan Mustapha II besiegte (S. 24). — Zetern 47. — Zolkiewski, Stanisl., poln. Hetman, geb 1547, gest. 1620, zeichnete sich in den Kriegen der Polen mit Russland etc. sehr aus (8). — Zolkiewska, Mutter des Sobieski 8. — Zrini 37. — Zurawna, St. im Kgr. Galizien, südlich von Lemberg; Frieden zwischen Türken und Polen 1676. — Zwaniec 23.

Errata.

P. 41 ss. lisez Lobau (île) au lieu de Loebau.





142/4/11

45-





WYŻSZA SZKOŁA PEDAGOGICZNA W KIELCACH
BIBLIOTEKA

80805

Biblioteka WSP Kielce



0264103